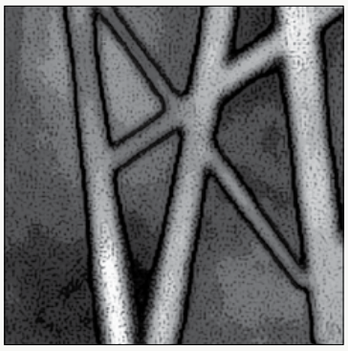
Jean Yves
Collette

Assouvissement d'Anna

contes et nouvelles

Vertiges
JEAN YVES COLLETTE ÉDITEUR

Jean-Pierre Sauvé, *Les Insoucis* (détail), pointe sèche, 2009



ama ama

à Harry Mathews

Dis-moi donc, lorsqu'Othon s'est offert à Camille
A-t-il paru contraint ? A-t-elle été facile ?
Son hommage auprès d'elle, a-t-il eu plein effet ?
Comment l'a-t-elle pris ? Et comment l'a-t-il fait ?

Pierre Corneille
Othon (acte II, scène 1)

Le Petit Larousse, né en 1906, a dû attendre l'âge de soixante-dix ans (édition de 1976) pour connaître la masturbation.

Jacqueline Feldman
La Sexualité du Petit Larousse

La sexualité, c'est assez monotone.
Michel Foucault

Avant-propos

Dans la chambre à coucher de leur pavillon de banlieue, situé dans la couronne Nord de Montréal, un homme se masturbe pendant qu'une femme, fraîchement ménopausée, lui raconte des histoires salées. Tandis qu'elle lime minutieusement ses ongles, elle prononce des mots qui feront déborder la tension éjaculatrice de son vieux conjoint (dans les faits). C'est en toute bonté qu'elle l'aide, fréquemment, à se libérer de la pulsion qui le hante depuis l'adolescence et qui, elle seule peut-être, le garde en vie chaque jour que le soleil amène.

Dans le contexte des récits qu'elle lui prodigue, ce n'est pas tant l'aspect érotique de ceux-ci que l'attitude neutre de la femme, la manière clinique qui est la sienne, qui amène le vieux à se branler quotidiennement. L'aspect médical participe sans doute à son excitation quand elle lui dit, par exemple, jouant le jeu : « Déshabillez-vous et étendez-vous là ! », ce « là » se trouvant à être son lit aussi bien que la table de la cuisine, le tapis du salon ou le sol peu ragoûtant du cabanon où il range sa tondeuse à gazon... Sachant s'y prendre, elle est même arrivée à lui faire souiller un enjoliveur de roue – le branleur s'excitant de s'apercevoir dans le métal brillant de sa voiture, pendant qu'il agitait son morceau de peau !

Il y a bien longtemps, quand leur intimité sexuelle en était encore une, en accord avec des sentiments réels, cette manie de masturbation ne gênait pas trop le déroulement de leur journée. Bientôt, pourtant, des sentiments feints se sont mis à couvrir le manque d'imagination du mâle et à masquer l'ennui profond qui se dégageait de leur union (dans les faits). Pour tenter de relancer leurs restants, le masturbateur s'abstint de « s'envoyer en l'air » et la femme cultiva, à quatre reprises, des fermentations de spermatozoïdes. Avant de reconduire sa pratique de masturbateur, il soutint le processus de longue durée qui se mettait en place, espérant que des charges émotives entraveraient éventuellement les inclinations naturelles de la femme et la retiendraient malgré tout près de lui. Confiant, mais voulant se rassurer davantage, le vieux – qui agit chaque fois en toute pureté, candeur et honnêteté – eut l'idée d'installer sa tribu dans un lieu éloigné, protégé des occasions jubilatoires de la ville. L'idée lui vint encore de profiter de son investissement quotidien dans leur copulative association en faisant admettre à sa partenaire que lui seul était assez fort et intelligent pour être le chef à vie de leur ménage. Le branleur ratatiné croit être persuasif, mais il n'a pas la moindre intuition des idées qui courent dans la tête de son associée ! Ironique, et ne faisant des aveux qu'à elle-même, la femme pensa : « Cause toujours, tu m'intéresses ! » Sans comprendre, comme d'habitude, le chef de toutes les responsabilités en profite, dès lors, pour déclarer approprié qu'ils assument « ensemble » le résultat de leurs copulations et qu'ils se sacrifient pour leurs enfants... en imitation de la meilleure tradition. Heureusement, les fines stratégies égocentriques du masturbateur-investisseur-sacrificateur n'eurent pas d'impact sur l'attitude générale de l'héroïne de ces historiettes et n'en eut pas plus sur sa libido que sur les moyens qu'elle utilisa pour la satisfaire.

Mais tout ça est du passé !

❧

Ce qui anime maintenant la conjointe (dans les faits), c'est la tâche d'accompagnement qu'elle s'est donnée, qu'elle accomplit avec compassion à l'égard d'un malade ; elle croit que c'est un devoir pour elle, car la vie lui aurait donné plus que ce qu'elle aurait consenti au fieffé masturbateur. Il est vrai que le malade, qui a passé sa vie à thésauriser, à protéger jalousement son investissement, n'a jamais eu l'attitude ouverte qui lui aurait fait profiter de la vie qu'il est en train de perdre. À l'opposé – il faut s'en réjouir pour elle – l'accompagnatrice a toujours été ouverte à donner comme à recevoir. Elle a eu l'intelligence de comprendre, il y longtemps déjà, que personne ne chercherait le bonheur à sa place, surtout pas son conjoint (dans les faits), et que, humaine parmi d'autres humains, elle n'a qu'une vie à vivre. Elle a compris qu'il faut, avec détermination, tirer de son esprit – intelligence et imagination – toutes les expériences que la pensée et le corps permettent et se plaire à tous les enrichissements qui sont à notre portée.

Le masturbateur mécanique et Anna (c'est le prénom de la femme), même s'ils n'ont plus de relations sexuelles directes depuis des lustres, ont donc convenu – les habitudes, les convenances, leur façade bien lisse et une crasseuse paresse intellectuelle et morale aidant – de poursuivre leur cohabitation. Après quelques aménagements obligés pour satisfaire les besoins intenses d'Anna et ceux, d'un genre plus limité, de l'homme qui se masturbe – qui n'est connu, dans les histoires où il est question de lui, que sous les vocables de « chef de police », de « géniteur », de « pourvoyeur », de « conjoint (dans les faits) » ou d'autres épithètes auxquelles il faudra ajouter désormais celles de « branleur », d'« investisseur »... – la vie a poursuivi son cours.

Contrairement à Anna, toujours excitante et souvent émoustillée, à l'avenir sexuel enfin libéré de la plus lourde contrainte de son sexe, il ne reste à l'ancien géniteur que la voix de sa partenaire. Quelquefois, au moment où les récits d'Anna – érotiques, pornographiques, fétichistes, masochistes, même « intellos », peu importe – atteignent leur objectif, et qu'elle sent la proximité de l'éjaculation de l'homme qui se branle, il lui arrive de mouiller de salive les mamelons durcis du mâle étendu, de les rouler doucement entre ses pouces et index, avant de les pincer fortement, par à-coups... pendant que dégoulinent quelques gouttes de sperme translucide. Après l'écoulement, le masturbé-fatigué ne bouge pas ; les yeux naturellement exorbités, en attendant que ses pulsations cardiaques retrouvent leur cadence, il cherche, dans l'uniformité du plafond, la fin du récit qui lui a été conté. Les jours où les pincements arrivent juste au bon moment, les désirs du branleur sont comblés. Heureusement qu'il n'en demande pas davantage, car Anna répugne de plus en plus à toucher à la chair terne de celui qui se manipule de la sorte, sans plus de subtilité. Elle mesure la tristesse d'en arriver là – à si peu – à élaborer une théorie de la décomposition, directement à la porte de la mort, après tant d'années à faire appliquer sa propre loi, à lancer des commandements ridicules.

L'homme qui se branlait secoue sa bite devenue subitement flagada... Lui qui connaît tout des secrets de l'éjaculation dans le creux de sa main gauche, ne semble connaître que cet unique plaisir. Amateur de règlements plutôt que de sentiments, il aura égaré dans une autre vie le peu de sensualité qui lui aura été attribué. Il dit – et cela est remarquable – qu'il n'a jamais eu d'imagination ; il se présente comme un scientifique, mais le rapport ne saute pas aux yeux même du plus nyctalope. Il est de ceux qui préfèrent la mort à la vie, qui sèment des pensées et montrent sans cesse des attitudes létales, parce que la mort ne bouge plus, ne trompe pas et qu'elle n'est pas, elle, en effet, un produit de l'imagination.

❧

Avant de se laisser emporter dans les arcanes amoureuses d'Anna, des précisions s'imposent : le branleur à moteur n'a connu et ne connaît que la femme avec laquelle il partage des biens immobiliers en périphérie de la ville ; vraisemblablement, il n'en connaîtra jamais d'autres. Cela signifie que le masturbateur ignore tout des variantes qui existent entre les êtres sexués de la catégorie « femme » ; et, par conséquent, il n'imagine pas que des différences extraordinaires puissent exister entre les Terriennes ; il croit savoir que, si variantes notables il devait y avoir, elles seraient toutes réunies dans sa copropriétaire ! – qui ne représente plus pour lui, désormais, que le résidu sonore de ses investissements antérieurs. Conséquemment, au-delà des perceptions du masturbateur de la banlieue, son ignorance générale lui fait réclamer absolument que les toutes les histoires, récits, mises en situations et autres fantasmes que lui propose Anna pour le stimuler aient « Anna » comme sujet. Dans la bouche de cette dernière, sans « je » (me suis déshabillée devant huit hommes en rut qui pouvaient me sentir mais qui n'avaient pas le droit de me toucher...), sans « j'ai » (pris la belle queue de mon amant et j'en ai aspiré la douce substance...), sans « ma » (langue entortillait la langue de cet homme que je venais à peine de connaître, pendant que son genou exerçait des pressions entre mes cuisses et faisait mouiller ma vulve...), les mots d'Anna – le merveilleux flots de ses paroles – auraient été prononcés en pure perte et n'auraient produit aucun effet. Alors, maintenant que la jalousie viscérale du vieux branleur s'est en grande partie consumée, transformée en une lucide indifférence, ne voyant plus rien lui-même mais regardant désormais les choses seulement par les yeux et les sens de son ancienne partenaire sexuelle, dorénavant excité de la savoir désirée et prise avec intensité d'autant de manières et par autant d'autres corps, comme lui n'en a jamais été capable, il bande comme s'il se trouvait lui-même au cœur de la réalité la plus folle... Il plonge dans les pensées d'Anna, se laisse emporter par ses mots venus d'ailleurs et stimuler virtuellement par ses mains.

C'est ainsi que se déroulent les événements. Autant l'effet d'un seul mot choisi prononcé par l'amant d'Anna, au téléphone, suffit à la faire fondre... (elle a un amant ! à son âge !), autant aucun des mots et des gestes de l'homme qui se masturbe n'a plus d'effet sur elle. Jamais atteinte par la maladie chronique de son décrépit conjoint (dans les faits), Anna a choisi le plaisir, elle profite de bonheurs passagers et, en attendant plus, profite de tout ce que la vie peut lui offrir, simplement, comme lorsqu'elle se répète le mot doux que lui aura proposé son homme du jour. Alors, la voix d'Anna change. Dans ces circonstances, Anna elle-même constate que des sensations incomparables agissent entre ses jambes, comme dans sa jeunesse !

❧

Les histoires qui suivent, qui rapportent des faits réellement vécus et d'autres réellement imaginés, mais tous récits véridiques par un aspect ou par un autre, et dont l'intensité souvent traverse les os et provoque des frissons interminables, aussi bien que des récits amusants, en forme de clins d'œil, pour faire sourire, rire d'amour et, quelquefois, doucement pleurer de bonheur ou d'une joie simple et naturelle, tout cela fait partie du patrimoine humain d'Anna... comme la vie voulue la plus plate et la mort désirée qui s'approche correspondent au désir le plus cher de l'autre.

1

La glace

Et, tout d'un coup, espiègle comme pas une, elle prend dans sa main le bloc de crème fondante dans son assiette et la badigeonne rapidement sur le corps brûlant de son Loup, sur son ventre et sa poitrine, sur ses couilles et sa queue, dans son cou, dans son visage. Elle procède à la vitesse de la crème glacée sucrée qui fond, par un après-midi chaud de juillet, alors que Loup, qui tente de s'esquiver, proteste sans conviction. Anna, à la fin, essuie sa main sur son propre sexe, enduisant sa vulve, mêlant les parfums de la glace à la mangue à ceux si particuliers que son corps produit à cet endroit précis. Ensuite, elle se jette sur son homme, se frotte contre lui de manière à être tout aussi collante que lui, tout aussi poisseuse. Ils s'embrassent goulûment, puis ils commencent à se lécher, à se laver mutuellement, comme des chats, méthodiquement, n'oubliant aucun espace, cherchant les petits amas de crème qui auraient commencé à sécher après avoir coulé sur une joue ou d'un mamelon vers les côtes, car les langues recueillaient là plus de sucre et plus de saveurs fruitées. Le lavage est si long qu'ils se demandent s'ils arriveront aux endroits stratégiques qu'ils gardent d'habitude pour la fin ! Alors, ils redoublent d'ardeur ; leurs langues semblent « laver plus net », laver plus large. À la loupe, le savant, tout comme l'amateur, observerait les mouvements de succion de leurs papilles ; il les verrait s'ouvrir et se coller, s'appliquer à une surface sirupeuse, étrange amalgame des sucs du corps et de ceux d'une crème rafraîchissante détournée de sa voie. À la surface de la peau, il apercevrait chacune des ventouses se refermer sur une particule de chair pour capter et emporter avec elle d'infimes quantités de saveur...

Anna et Jean-Louis, emportés par le désir, perçoivent les écoulements de leurs sexes respectifs. Pendant leur ensorcelant nettoyage, ils continuent de se maintenir au plus près l'un de l'autre, de marier leurs corps intimement, de laisser leurs sens se taquiner, puis se séduire mutuellement. Leurs jus se mêlent au goût fruité de la crème collante qui n'a pas encore été sucée, léchée, autour de leur sexe. Maintenant, ils sont tête-bêche, leurs sens tout-à-fait affolés ; ils roulent leurs visages dans les odeurs sexuées de l'autre et délirent à boire, à mesure qu'ils arrivent, les jus sapides...

2

En voyage

Il y a de cela bien des années, Anna et Jean-Louis attendaient un autobus à la gare interurbaine pour aller vers la capitale. Dans la file d'attente, ceux qui ne se connaissaient pas encore s'étaient aussitôt mutuellement remarqués. L'air insouciant, semblant préoccupé par bien autre chose, il était dans le rang deux places après elle, mais il se grisait déjà du regard qu'il posait sur sa nuque ; l'air complètement désintéressé, elle le regardait, le détaillait avidement et, en une seconde, elle avait aimé l'ourlé de ses lèvres... avant de regarder ailleurs dès qu'il déplaçait les yeux dans sa direction ; ni l'un ni l'autre n'était dupe du manège.

Le soleil disparaissait à l'horizon des immeubles. Espérant que la place à côté d'elle ne serait pas prise quand il monterait dans l'autobus, Jean-Louis s'entendait déjà dire : « Bonjour, me permettez-vous de... » Anna, pour sa part, débordante d'audace, demeurait debout près de son siège pour en réserver l'accès ; quand Jean-Louis arriva à son niveau, elle se déplaça dans l'allée pour lui interdire le passage et, le regardant dans les yeux, lança : « Préférez-vous vous asseoir près de la fenêtre ? » Il sourit ; à regarder son visage clair et ses yeux vifs d'aussi près, à percevoir si intensément l'effluve discret de rose qui l'accompagnait, il aurait pu répondre : « Oui, je le veux ! », mais il dit, plutôt :

— À votre gauche ou à votre droite, Anna, le bonheur m'est égal !

Un instant, une légère inquiétude plissa son front. Ils s'installèrent, Jean-Louis à la gauche d'Anna.

— Qui vous a dit mon prénom ? s'enquit-elle.

— J'ai une bonne vue... et je l'ai lu sur l'étiquette d'identification de votre bagage.

— Vous en savez déjà beaucoup sur mon compte, bien plus que moi sur vous... Alors, qui êtes-vous ?

Ils parlent, ils parlent. Ils sont tout de suite complices. Ils se découvrent des intérêts communs, mais, surtout, ils s'avouent, sans qu'un mot ne soit prononcé à cet égard, une très folle et très irrésistible attirance l'un pour l'autre. Après une heure de route, plus ou moins, les lampes de lecture s'éteignent les unes après les autres autour d'eux, tout comme le bruit des paroles s'atténue. Pour que leur tête-à-tête ne devienne pas un spectacle, dans le silence qui s'installe, ils s'abstiennent eux aussi, naturellement, de poursuivre leur conversation. Eux qui, jambes repliées, s'étaient installés presque face-à-face pour parler, pour se regarder, pour plonger l'un dans l'autre, ils se replacent dans leur fauteuil, s'assoient côte à côte ; ils ferment les yeux, peut-être, et rêvent à ce qui vient de leur arriver, à leur rencontre. Leurs cuisses et leurs épaules se touchent (en faisant un peu exprès) et leurs mains, si elles pouvaient le dire, diraient qu'elles veulent se parler (à leur tour), qu'elles veulent se prendre... Quel cœur insensible voudrait les en empêcher ?... Et, à la faveur des yeux fermés, des vibrations subtiles les traversent, en effet, empruntant le chemin de leurs mains.

Plus d'une heure a passé. Ils ont sommeillé à demi et rêvé à demi éveillés, avant de reprendre leur conversation à voix basse. Ils se sourient, mais ils sont envahis de tristesse puisqu'ils se sépareront bientôt. Ils remplissent leurs carnets de numéros de téléphone et de lieux de rendez-vous pour la semaine qui vient, quand ils seront de retour dans la métropole...

3

Chez un ami

Le dîner du samedi, accompagné de vins doux au palais, qui décontractent les inhibitions, laisse la place libre à des attitudes hardies. Après le repas, le couple, et l'ami qui les a invités pour la fin de semaine, se déplacent vers le salon et se mettent à l'aise, ce que les vêtements d'été favorisent, évidemment. Comme si personne ne s'en était rendu compte, Anna détache un bouton de plus à son chemisier déjà échancré. Les convives boivent des alcools de fruits dont le feu est masqué par les glaçons. La conversation va bon train, puis devient leste. Initiée par le conjoint (dans les faits), elle suggère des comportements osés, inhabituels ; elle les rend possibles dans la mesure où tous les trois en rient et les commentent dans le même sens. Pendant que les paroles filent, les mains gaillardes des hommes touchent leurs sexes. Au travers de leur pantalon léger, ils s'assurent que l'objet de leur fierté est bien là où il devrait être ; ils agissent comme la plupart de ceux qui veulent se rassurer sur leur identité en soulevant et soupesant leur appareil reproducteur ! Pour sa part, Anna a glissé une main dans son vêtement et caresse alternativement ses seins libres. Les hommes ne perdent pas un seul des gestes d'Anna qui est installée très confortablement, dans une causeuse, en face d'eux. Elle ferme ses yeux et se concentre sur les effets de chaleur qui traversent son corps. Pendant que les mâles poursuivent leur conversation libertine, dont elle ne retient que les mots clés, les idées d'Anna s'accélèrent ; l'occasion ne se présente pas tous les jours de disposer simultanément de deux queues. Des images câlines envahissent sa tête, des sentiments la chamboulent et torturent son esprit. Si elle le décide, l'un de ses désirs secrets pourrait se concrétiser. Elle se redresse et s'asseoit au bord du fauteuil ; elle enlève son chemisier ; elle caresse sa poitrine dans tous ses détails ; elle s'assure que les sensations qu'elle retire de ses caresses paraissent dans la forme de ses seins ; elle jette un œil pour s'assurer que le regard des mâles est bien fixé sur elle, mais elle ne les regarde pas vraiment... Anna veut vivre l'événement qui s'en vient pour elle-même ; elle se concentre ; elle aime la douceur de sa peau et elle en profite ; elle caresse et montre sa poitrine comme si elle la montrait à un miroir qui lui renverrait son plaisir. Anna ne veut pas rater la concrétisation de son fantasme en le laissant mener par d'autres ; elle se lève, marche un peu en s'éloignant du divan où sont installés les mâles ; elle se retourne, tenant les hommes en joue avec ses seins et, doucement mais très fermement, elle ordonne aux corps ébahis devant elle : « Sortez vos queues ! » Le commandement dépasse ce que leurs attentes les plus folles auraient pu prévoir et ils en restent interloqués. Elle doit ajouter : « Allez ! Allez ! », pour qu'ils agissent. Après coup, elle exige qu'ils enlèvent leur pantalon ; elle les regarde se contorsionner à vouloir se mettre à l'aise sans se lever de leur fauteuil. Ses yeux se délectent enfin des queues érigées à peine tenues par leur propriétaire respectif. Elle s'installe d'abord entre les jambes de son conjoint (dans les faits) et entreprend de le sucer de belle manière. Anna pensait pouvoir aller d'une queue à l'autre et étirer son plaisir... et celui des mâles ; toutefois, elle constate que l'alcool n'a pas eu l'effet anesthésiant escompté sur la queue qu'elle manipule, qui, tendue à craquer, approche déjà de la jouissance. À ce stade le conjoint (dans les faits) retire sa queue de la bouche d'Anna et s'achève en quelques secondes à la manière des vieux masturbateurs. Il est content de son petit râle ; il se cale dans le fauteuil, il ferme les yeux et se repose. Anna est déçue ; elle imaginait, dans les circonstances, qu'il aurait pu se montrer plus subtil et qu'il aurait réussi à dépasser sa manière habituelle. Dans la tête embrouillée de l'éjaculateur, le scénario est différent : dès qu'il ouvrira les yeux, il montrera à son congénère qu'il a bien dressé Anna ; il va insister pour qu'elle traite « correctement » leur hôte ; ça devrait être excitant de voir comment elle va le lui « faire ». Lui-même n'a-t-il pas trouvé plus de plaisir qu'il ne croyait en goûter en exprimant sa jouissance devant quelqu'un d'autre et n'en a-t-il pas tiré une rapide délectation ? Toutefois, quand il ouvre les yeux, quelques minutes plus tard, Anna a déjà entrepris de traiter une verge magnifique, qui remplit bien sa bouche, dont la chair délicate, plus douce que sa pitance habituelle, glisse entre ses mains et entre ses lèvres à un beau rythme, lent, constant, plein de chaleur. L'hôte chuchote que c'est très doux et que c'est très éprouvant, mais qu'il aime les épreuves de cette sorte. Il caresse le visage illuminé d'Anna et lui conte les détails de la lumière qui chatoie. La bouche d'Anna semble d'une profondeur sans limite et sa langue, envoutée, d'une habileté inspirée par un ange ou par le diable, ne paraît ressentir aucune fatigue. Anna n'est troublée que par le seul plaisir de l'hôte, qu'elle sent monter, dont elle perçoit le signe dans la raideur augmentée de la queue qui se grise sous ses doigts, quand elle se gonfle encore d'un peu plus de sang. Inutile de préciser que le conjoint (dans les faits) a compris, devant cet étalage de sensualité, qu'il ne contrôlait rien de ce qui se passait à ses côtés. L'hôte commence à geindre ; la respiration de l'hôte semble se transformer en travail, comme s'il allait souffrir avant de donner naissance à un double transfiguré ! Il voudrait pouvoir continuer de regarder le beau visage d'Anna dévorant sa verge, mais il en est incapable. Ses yeux se ferment et son corps entier est l'objet d'une incontournable tension ; dans l'état second où il est, il va éclater ; une première secousse le sauve... il coule dans la bouche d'Anna. Il se sent couler au fond, pendant qu'elle garde son sexe vibrant dans sa bouche, qu'elle aspire les jets qui se succèdent en diminuant, pendant qu'elle tourne et retourne sa langue autour du gland et, s'éloignant du filet qui est trop sensible, qu'elle nettoie la verge essoufflée pour en retirer toutes les saveurs. Elle prendra tout son temps encore avant de rendre à son propriétaire l'objet qui s'est affaissé. Le bonheur d'Anna est dans le délire qu'elle provoque, qui l'exalte et qui la rend heureuse... Pour sa part, le conjoint (dans les faits) n'en revient pas ; s'il n'avait pas été un invité dans cette maison, il aurait dit à Anna : « Ça suffit ! » ; ce n'est pas nécessaire d'en faire autant ; après tout, ce n'est qu'une « pipe » ; « arrête maintenant ! »... mais il n'a plus beaucoup de force. Il a repris un verre d'alcool qu'il a bu en deux traits, quand il a vu la manière passionnée avec laquelle Anna enfirouapait la queue de l'hôte. Son attitude a rompu le ton de la soirée. Après le plaisir qu'Anna a donné, le plaisir qu'elle aurait pu recevoir a été suspendu. Le conjoint (dans les faits), depuis qu'il a éjaculé, bâille d'ennui (dans les faits). Tous vont dormir. Dès que l'un s'est transformé en pierre, Anna se dirige vers la chambre de l'autre. Il ne dormait pas ; il était étendu sur son lit, nu, les yeux grands ouverts. Il l'espérait... Ils se sourient. Elle se blottit contre lui et elle chuchote à son oreille : « Merci de m'avoir abreuvée ; cette liqueur-là m'a enivrée bien plus que ce que j'avais bu au cours de la soirée. Je voudrais en boire encore ! »

La nuit fut envoûtante, mais la raconter ici entraînerait Anna au-delà des lieux qu'elle tente de cerner. Toutefois, pour le bénéfice de la lectrice, du lecteur, elle précise qu'elle et l'hôte se sont revus, chaque fois qu'une occasion se présentait, sans témoin, et qu'ils ont entretenu cette relation pendant de nombreuses années. Peut-être, d'ailleurs, que les gestes de leur passion persistent, encore aujourd'hui, mais nul ne peut le confirmer.

Le dimanche, en fin de journée, dans la voiture qui les ramenait à leur domicile, Anna dit à son conjoint (dans les faits) – alors qu'elle ouvrait l'œil après avoir dormi pendant presque tout le trajet :

— Ce fut une belle fin de semaine !

— Ouais !

— (Pause.)

— Je sais à quoi tu penses ; je sais bien qu'il y a des fibres pas très jolies en toi qui ont été réveillées, mais c'est toi qui l'a voulu. Tout ce que tu as dit le samedi menait à ce qui est arrivé !

(Pause.)

Si tu n'en es pas heureux, il ne faut t'en prendre qu'à toi-même.

(Longue pause.)

Après coup, je vais te le dire franchement : moi, j'ai beaucoup aimé l'expérience!

— Moi, pas !

4

Dans la neige

Lorsqu'ils affrontaient les éléments, qu'ils sortaient sous la pluie et dans un vent de tempête ou bien, en hiver, quand la neige tombaient dru et que le blizzard soufflait, ils se conduisaient comme si rien ne les intimidait.

Après coup, ils remplissaient les conversations en étalant leur prétendue bravoure et ils riaient du grand courage qu'avec ostentation ils révélaient. Quand ils racontaient parcimonieusement des bribes de leurs histoires, les jours où ils croyaient avoir donné leur pleine mesure – si quelques-unes ou quelques-uns s'effrayaient de les trouver si durs à l'ouvrage et si forts devant le péril – il leur arrivait d'ajouter, certains soirs, qu'il s'agissait d'une chance, d'une action réussie

par hasard ! Malgré toutes les paroles, personne ne pouvait préciser ce que tramaient ces deux-là, qui semblaient si fiers d'affronter la nature en ses petites et moyennes colères et de raconter leurs exploits, et qui demeuraient si secrets au sujet des particularités de leurs « aventures ». En réalité, chaque fois qu'ils se lançaient à l'assaut des éléments, ils prenaient les précautions qui s'imposaient, ne voulant surtout pas que l'intensité de leur prouesses soit contrecarrée par des inattendus, par des interventions subites et hasardeuses du sort ; que les efforts nécessaires à l'aboutissement de leur démarche ne les empêchent pas de profiter de la jouissance la plus fortuite, ou de la plus étrange, ou de la plus forte. Ils veulent préserver toute leur latitude, se laissant rappeler par Gide que « Les actions les plus décisives de notre vie [...] sont le plus souvent des actions inconsidérées ».

Quand la neige tombe en abondance, ils préparent leur nécessaire : ils sont en effervescence. Ils se rendent dans un parc, dans un lieu discret, repéré à l'avance, et tendent une toile supportée en son centre par un arceau ; à l'extérieur, ils enneigent le pourtour pour en sceller les interstices et souhaitent que la neige qui tombe en abondance efface rapidement la présence de leur installation ; à l'intérieur, ils placent d'abord une toile imperméable puis une couverture chaude. Dès que la neige a blanchi leur abri, ils s'y glissent et ils le scellent de l'intérieur. Ils apprécient le silence et la pénombre ; ils se sourient. Ils diront qu'ils se sont installés en un temps record et que le lieu choisi était idéal et confortable, qu'ils ont bu un café emporté dans une bouteille thermos, qu'ils ont mangé du chocolat... C'est ce qu'ils raconteront !

Ensuite, en silence, en se recueillant, Anna et Jean-Louis se déshabilleront complètement et placeront leurs vêtements à mesure dans deux sacs imperméables. Dans les heures qui viennent, dans l'espace étroit et clos où ils se sont confinés, ils ne survivront que s'ils expriment physiquement l'amour fou qui les dévore en tout temps.

Ils se frictionnent, ils se caressent en appuyant, ils cherchent à couvrir des mouvements de leurs mains la surface de leurs corps. Ils s'installent l'un en face de l'autre ; ils perçoivent l'écran de chaleur entre eux ; ils s'embrassent avec passion, mais leurs dos se rafraîchissent. Anna se retourne et Loup la couvre ; elle cale sa tête dans son bras ; il caresse ses seins et son ventre, puis sa main se glisse entre ses cuisses. Ils changent de position. Anna attrape la queue durcie qu'elle sentait grandir un peu plus tôt, collée à ses fesses ; elle rassure ses doigts quelques instants à la surface du sexe vibrant, mais le délaisse pour parcourir les cuisses transies de Jean-Louis... Ils se déplacent sans cesse, c'est la règle. Tête-bêche, ils réchauffent leurs pieds, leurs jambes ; ils en viennent à leurs sexes...

Aucune position ne peut durer ; le mouvement est obligatoire. S'ils s'endormaient et que la température chutait seulement un peu, leur refuge pourrait devenir leur tombeau.

5

Le cabinet de toilette

Dans la boutique où ils travaillent tous les deux, ils se dévorent des yeux toute la journée. Ils sont sur le qui-vive, sans cesse cherchant des minutes de paix pour se toucher. Ces instants sont rares et, quand ils sont possibles, ils avivent encore plus leurs sensations et leurs désirs. Sans répit, presque tout le jour, l'un passe derrière l'autre sous un prétexte quelconque et le frôle : elle en profite pour serrer sa taille, il glisse sa main dans son dos ou, quand ils peuvent par bonheur être en même temps derrière le même comptoir, l'un se penche pour caresser les jambes de l'autre, pour saisir et tâter ses fesses. Si personne n'est en vue, ils se tiennent tout contre ; ils se pressent et mesurent la chaleur de leurs corps quand leurs organes se reconnaissent au travers de leurs vêtements... Souvent, ils s'agacent ainsi toute la journée mais sans pouvoir assouvir le désir primordial qui les tenaille, sans réussir à trouver un petit moment pour mêler leurs langues et un peu de leur salive, alors qu'ils pourraient, s'ils disposaient de quelques minutes à eux, sentir dans leurs cous, dans leurs cheveux, des odeurs personnelles, tandis que la verge durcie de l'un, dans son pantalon, reconnaîtrait, au travers du tissus, la vulve humide et troublée de l'autre, et qu'ils pourraient se frotter, être encore plus débilement excités qu'ils ne le sont quand ils se retrouvent chaque matin, quand commence une nouvelle journée dans cette boutique qui est pour eux le seul lieu possible de rencontre, et qu'ils espèrent à nouveau, ce jour-là, avoir la chance de se renverser, de se perdre dans la passion impossible qui les assaille, et, pour cela, avoir l'occasion de se retrouver, par exemple, dans l'entrepôt où il n'y a presque jamais personne. Toutefois, aucune occasion ne fut meilleure que cette journée de tempête hivernale, quand aucun client ne s'est présenté à la boutique, que la plus grande partie du personnel a été libéré et que, par hasard, ils ont été choisis tous les deux pour garder les lieux. Alors, ils fabriquent une affichette indiquant « de retour dans vingt minutes »... et ils verrouillent. À l'arrière, dans l'espace restreint du cabinet de toilette, conservant leur habitude de se cacher pour exprimer leurs désirs et leurs pulsions, ils libèrent leurs corps. Emmêlés dans leurs vêtements, ils osent, pour une fois, les enlever complètement, se découvrant l'un et l'autre dans leurs détails et se voyant ainsi plus que jamais tremblants d'émotion et de désir ; ils se serrent si fort qu'ils en oublient de respirer ; fous de tension amoureuse, ils se lèchent, ils se sucent et ils se pénètrent par tous les moyens ; ils soufflent mais ne s'essoufflent pas ; ils s'arc-boutent, ils s'ouvrent, ils se remplissent de chair, d'odeurs, de liquides ; ils se tendent, ils bruissent ou ils grognent, ils rient ou ils râlent ; ils se prennent et se déprennent à répétition de leur position en sandwich entre les murs de l'espace étroit où Anna propulse ses fesses ouvertes derrière elle en dégageant sa vulve enfin admirable, et la queue de Jean-Louis, pointée, poussée devant lui, comme une prétention, vers les miches de sa Louve, pour qu'Anna s'y empale, pour que lui la remplisse, que leurs sexes se rejoignent et se baisent comme des fous et qu'ils jouissent l'un et l'autre, connectés sans fin, dans la plénitude de leurs corps et de leurs désirs, tandis qu'ils vont crier ensemble et célébrer les plaisirs de l'hiver.

6

La fenêtre de la cuisine

Elle sortait de la douche quand le téléphone a sonné. Avant de répondre, elle enfile une chemisette blanche. Jean-Louis lui dit qu'il l'aime, qu'elle est la plus désirable, qu'elle est la plus odorante amoureuse et la maîtresse la plus juteuse de la planète ! Anna n'y pense même pas et place tout de suite une main entre ses jambes ; elle cherche une forme de complément aux paroles entendues... et de la chaleur ; en se caressant, elle accomplit des gestes qui vont naturellement de pair avec les mots prononcés. Elle apprécie les folies de son Loup lancées à bâtons rompus ; elle arpente sa maison, le bas du corps dénudé, en écoutant la voix chaude et rieuse. Ils s'amusent des propos osés qu'ils se tiennent. Elle se laisse aguicher par les effronteries douces de son amant, qui lui remémorent la plupart du temps des situations dont ils ont tiré un réel plaisir ; dans ce cas, quand elle ressent à nouveau des frissons spéciaux dans son ventre, dans son cou, dans son dos, dans son sexe... elle a souvent le désir d'en rajouter.

De temps en temps, elle arrête de marcher parce qu'elle doit se toucher un peu mieux, à l'intérieur ; alors, elle libère des sons involontaires qui indiquent à Loup l'état de son amante. Il lui dit, pensant à une sortie prochaine, qu'il allait la caresser pendant le spectacle, qu'à l'apothéose du feu d'artifice des éclairs de plaisirs traverseraient son corps et qu'il la tiendrait bien tendrement dans ses bras. Elle choisit ce moment pour s'adosser au mur, se laisser glisser, s'accroupir, ouvrir ses jambes, caresser ses cuisses et dire à l'homme qu'elle aime qu'elle voudrait disposer d'un... appareil de téléphone qu'elle n'aurait pas besoin de tenir dans la main ! qu'elle voudrait avoir ses deux mains libres.

Jean-Louis espère mener Anna à cette vive plage de sensations où le plaisir à fleur de peau devient irréversible, où il est cruel de ne pas donner toute son attention aux palpitations et aux bouillonnements d'ardeur. Bien sûr, Anna y arrivera, mais pas tout de suite. Il fait beau, cette fin de printemps est douce, elle veut « étirer le plaisir ». Elle se relève et regarde par la fenêtre de la cuisine ; elle fait remarquer à celui qui ne voit pas la pelouse qu'elle doit être taillée, que les cornouillers *(cornus elegantissima)* sont à élaguer, et qu'il faudra bien un jour réaligner les dalles de ciment qui mènent au sous-bois... Elle prend son temps ; elle semble dire à son homme : « Oui, tu entendras couler dans ma voix le plaisir des dieux, celui que tu me donnes, celui que tu prends aussi, mais satisfait d'abord mon caprice ; aujourd'hui, attends... mérite-moi encore un peu, éloigne le moment de ce plaisir raffiné... »

Anna a une posture bizarre, une attitude peu naturelle, et son corps entier, une disposition plutôt comique... Elle gagne du temps ; elle dit à son Loup qu'elle regarde quelque chose dehors, mais à vouloir tout voir, à tenir l'appareil de téléphone d'une main et à couver son sexe de l'autre, son torse s'est incliné exagérément au-dessus du lavabo de la cuisine ; elle s'est placée en équilibre instable, surveillant on ne sait quoi, se retenant de tomber à la renverse. Mais, dans la circonstance, si la posture amusante d'Anna met en valeur la souplesse de ses formes, de ses courbes excitantes et de ses creux soyeux, ses hanches maintenant surélevées qui affinent ses jambes et ouvrent doucement ses cuisses et ses fesses... le corps entier ne tient littéralement au bassin du lavabo que par l'effort constant du seul bras qui tient aussi l'appareil de téléphone !

Plus tard, au moment où le soleil quittait le nuage de ouate derrière lequel il passait et éblouissait le visage d'Anna, elle continuait de se délecter du plaisir qu'elle avait tiré de sa chair. Pendant qu'elle se laissait glisser vers le plancher, pour se reposer quelques minutes, elle entendit passer un avion qui atterrirait bientôt à Mirabel. C'est ainsi que, souvent, le bonjour du lundi matin se transforme en plaisir sensuel.

7

Une rue tranquille

Les personnes normales, qui ont un emploi normal, dont la vie est réglée d'après un horaire normal et qui disposent des ressources nécessaires pour satisfaire des pulsions sexuelles normales ne peuvent pas imaginer le calme qui règne et la douceur ambiante de nombreuses rues et avenues de Montréal. Sur la rue Dézéry, par exemple, où Jean-Louis a conduit Anna au cours du mois de mai, les grands arbres tamisent la lumière ardente du soleil et, surtout, dans la matinée, créent des zones presque bucoliques. Au sud de la rue Sherbrooke, une portion de cette voie, qui mène à un parc, est assez pentue. Suivant les indications de son Loup, qui avait repéré les lieux quelques jours auparavant, elle avait stationné sa voiture dans le premier tiers de la rue, du côté pair.

Disposée à toutes les aventures, Anna veut quand même être rassurée par son amoureux. Il sait, lui, quel mot doux et simple il doit employer pour aider son insoumise maîtresse à préparer son esprit et ses sens. Loup a prévu une serviette de bain pliée qu'il dispose sous les fesses nues d'Anna ; sa culotte est dans son sac et elle porte une robe ample qu'elle peut remonter dans son dos et sur son ventre et qu'elle pourra rabattre en cas de nécessité. Loup se postera vis-à-vis, de l'autre côté de la rue, pour disposer d'une vue d'ensemble et la prévenir, éventuellement, par un signal convenu. La fenêtre du passager sera fermée et la portière verrouillée... Elle ne doit pas s'inquiéter ; il est là, près d'elle, comme d'habitude, pour qu'il n'arrive rien de fâcheux. Elle pourra se concentrer, fermer ses yeux, se laisser emporter par le plaisir.

Jean-Louis et Anna se tiennent par la main ; ils sont bien adossés dans les sièges poussés et un peu inclinés de la voiture ; il lui parle doucement, en faisant des pauses ; il lui dit qu'elle est plus belle chaque jour... qu'il l'aime follement... qu'il aime le plaisir qu'elle aime se donner... que ce plaisir la transfigure... qu'elle sent bon... qu'il la trouve très excitante dans son désir... Et, dès leur retour, ajoute-t-il, il la léchera comme elle aime et aussi longtemps qu'elle le voudra... Il lui parle sensuellement, tandis qu'Anna commence à se toucher, tandis qu'elle constate le feu humide de sa vulve... il lui recommande encore de ne pas contraindre son plaisir et de laisser couler de sa bouche tous les sons que son corps voudra lui donner, tout comme elle pourra laisser couler son sexe en toute liberté. Il se tait encore, quelques instants, puis il se penche vers elle, vers sa chair enivrée, l'embrasse en silence avant d'aller occuper son poste d'observation.

Tout se passe doucement. Appuyé à un poteau indicateur, caché derrière des lunettes de soleil, ses yeux comme ses oreilles surveillent l'environnement et sont attentifs à ce qui se déroule à quelques pas. Jean-Louis, qui a souvent eu le privilège de regarder son amante se caresser, voit passer dans sa tête des images de volupté et de beauté. Dans sa voiture, Anna est renversée ; Loup n'aperçoit que sa tête ; il en déduit qu'elle s'est étendue pour le mieux, qu'elle s'est calée pour écarter ses jambes...

Imaginez la belle Anna, imaginez ses yeux brillants, le ventre découvert, les jambes ouvertes, le sexe gonflé, les lèvres très humides, utilisant ses deux mains, en quête de plaisir... Imaginez encore la bouche d'Anna entrouverte, émettant un air lascif, son ventre tendu de spasmes ondulants, des doigts ardents qui la pénètrent tant qu'ils peuvent, des doigts qui savent où se poser... Imaginez des oreilles qui se remplissent du chant d'Anna pendant que ses hanches se soulèvent et qu'elle chante, qu'elle chante, qu'elle chante !

8

En avion

L'avion est en bout de piste et va décoller dans quelques minutes. La durée du vol entre Montréal et Québec – moins d'une demi-heure – permettra aux amoureux d'aller déjeuner sur la Grande-Allée, de se rendre ensuite au Musée du Québec, de voir l'exposition « Riopelle, impressions sans fin », puis de revenir chez eux en début de soirée. Après le décollage, dès que le voyant lumineux indique aux passagers qu'ils peuvent détacher leur ceinture de sécurité, Anna se dirige vers les toilettes. Elle revient, quelques minutes plus tard, et fait à Jean-Louis un petit sourire doux, un peu inquiet. Elle se rassoit, s'appuie sur l'épaule de Loup et lui dit à l'oreille qu'elle a placé l'objet, qu'il vibre avec souplesse, que c'est très efficace, qu'elle espère tenir jusqu'au bon moment... Et, puisqu'elle n'aime ni les décollages et ni les atterrissages, quoi de mieux que de se blottir contre son homme, de s'accrocher à son bras, surtout au moment où la pression change à l'intérieur de l'appareil, et que l'on ressent le choc du train d'atterrissage sur le tarmac et qu'une Anna intense jouit, s'exprimant par des souffles dans le cou de son amant. Le tout petit vibrateur a coûté cher, mais il a la belle qualité d'être complètement silencieux.

9

Ici

10

Une salle de classe, à l'université

Ils étaient encore bien malhabiles dans leurs gestes, à cette époque, et bien maladroits à exprimer leurs sentiments ; ils peinaient à trouver les mots qu'il fallait pour fleurir leur amour... mais ils n'en étaient pas moins passionnés. Depuis le jour de leur rencontre, ils s'étaient épris sans se poser de questions, sans arrière-pensées. Ils se sont reconnus et se sont donnés l'un à l'autre. Ils se sont trouvés beaux, mais là n'était pas la question. Toutes et tous ont pu constater que ceux qui étaient devenus inséparables resplendissaient de bonheur. Pourtant, ils ne possédaient rien, que de pauvres revenus d'étudiants et un peu d'aide de leurs parents. Évidemment, cela n'avait pas d'importance ; ils se seraient contentés de quelques fruits et d'eau fraîche tandis que, insatiables, ils s'abreuvaient tant qu'ils le pouvaient à la source même de leurs corps, avec toute la fougue de leur âge.

Ils se mirent à porter des vêtements semblables ; à la cafétéria, ils choisissaient les mêmes plats ; pour se divertir, ils se vautraient dans les mêmes bandes dessinées (dites « pour adultes »). Ils finirent par se ressembler, par cultiver les mêmes tics de langage. Certains dirent qu'ils « devenaient » jumeaux... Ils riaient ou se fâchaient pour les mêmes raisons simples, qui ne nécessitaient pas de longues discussions. Au bout du compte, leurs propos constituaient des conversations assez conventionnelles, banales, eux qui l'étaient si peu – à cette époque !

Dans chacun des cours qu'ils fréquentaient, ils se flattaient d'être le sujet de conversation. William et Frank, extravertis, qui parlaient à tous – mais surtout aux garçons – avaient curieusement choisi Nancy pour leur confidente (et leur souffre-douleur), une jeune femme fragile, qui recueillait leurs paroles sans trop savoir qu'en faire ni qu'en penser, car, déjà, ils avaient acquis une forme de langage de « milieu », le plus souvent indéchiffrable aux oreilles naïves de leur amie. Ils sortaient avec elle, au restaurant, au cinéma ; elle était là pour paraître ; elle était là pour qu'eux paraissent moins... Celle qui acceptait de faire le guet dans le corridor pendant que les deux amis s'aspiraient dans une salle de classe, entre les cours, elle n'étaient même jamais allé dans leur appartement...

Ainsi, la vie a suivi son cours, jusqu'à ce que Nancy fasse la connaissance d'Anna, que cette dernière lui explique des « choses » et la sorte de ce guêpier. William et Frank, qui avaient appris des mots, qualifièrent Anna de *bitch !* Assurément, les deux jeunes mâles commençaient à se distinguer.

11

Sous les tropiques

Une plage de sable fin bordée de cocotiers aux troncs élancés, « point final », c'est tout ce que recherchaient Anna et son amoureux quand ils commencèrent à louer, dans une île antillaise, pour une quinzaine annuelle, un chalet de plage isolé entouré d'une galerie. L'après-midi, dans cet espace de volupté, derrière des rideaux de bambou qui tamisaient les rayons du soleil, ils flânaient dans un divan, ils lisaient, se caressaient, sommeillaient, ils parlaient, ils s'aimaient... Ce divan représentait, en vérité, le meuble le plus important de l'habitation.

Un perroquet vert à tête rouge, à demi domestiqué, qui aurait dû se dissimuler dans la forêt, semblait avoir adopté le lieu et en être l'un des attraits, sans doute parce qu'il y était nourri. Des perchoirs avaient été fixés où il se pavanait.

Ainsi, les heures s'écoulaient, fastes dans leur simplicité et dans la facilité de la vie. L'amour, après le déjeuner, était devenu pour eux l'articulation du jour ; il y avait « avant », quand les amoureux s'y préparaient ; il y avait « après », tandis qu'ils en parlaient et qu'ils faisaient tout ce qu'ils pouvaient pour que les sensations persistent.

❧

Un journée que le hasard fit plus sensuelle que les autres, il prit à l'amant de souligner la belle ardeur d'Anna, en déclarant, en guise de compliment, dans l'ambiance torride qui était la leur : « Anna, tu as été vraiment cochonne... » Ils se mirent à en rire et recommencèrent à s'embrasser, tandis que le perroquet, qui n'avait pas ouvert le bec jusque-là, répétait : « Ana... cozonnn... Ana... cozonnn... »

Que les perroquets sont donc malpolis !

12

À l'île Perry

Le 9 septembre, comme plusieurs ont pu le lire dans le récit qui s'intitule *Anna & lui,* les héros pique-niquaient à l'île Perry... où Jean-Louis eut le bonheur de caresser son amante en plein air, « au milieu de la clairière, au bord de la rivière... », et de l'entendre jouir dans son cou. L'histoire racontée alors, quoique tout à fait véridique, avait vu sa fin tronquée ; Anna et Jean-Louis avaient convenu de ne pas en parler, parce que la fin réelle de cet événement leur paraissait si extravagante, même à eux qui l'avaient vécue, si invraisemblable, qu'elle aurait paru inventée. Dans ce récit, les amoureux devant l'éternité voulaient partager avec leurs lectrices et leurs lecteurs les élans merveilleux de leurs amours secrètes, mais ni Anna ni Jean-Louis ne voulaient sembler les tromper en y ajoutant des enjolivements ou des détails qui n'auraient pas paru plausibles. Ils croient maintenant que le contexte permet d'en poursuivre la narration.

❧

Anna s'est accrochée à deux mains au bras de son Loup. Elle est heureuse, mais un peu fébrile, un peu ébranlée, assez nerveuse, car, pour la première fois de sa vie, elle venait de partager avec des étrangers, des personnes autres que son amoureux ou son conjoint (dans les faits), en direct, sans filtre, des sensations profondes, d'habitude secrètes, qu'elle tirait des fibres de son corps épris.

Ils marchent lentement, empruntant le sentier qui entoure l'île. Par la force des choses, ils reviennent vers l'endroit où un cycliste arrêté avait rempli ses oreilles de ce qui fleurissait sous les doigts de Jean-Louis. Il les avait regardés, comme un miracle arrive sous des yeux ébahis ; il avait vu le corps tendu d'Anna s'accrocher très fort à celui de Loup, soulevant par moments ses pieds du sol et, quand il avait entendu sourdre tant de jouissance d'un si petit corps, il a dû imaginer un tremblement de terre.

Il est toujours là, mesurant il ne sait quoi ; il ne s'est pas assis sur le banc derrière lui. Des milliers de mots se bousculent dans sa tête et il a de la difficulté à choisir ceux qu'il veut prononcer. Comme les amants reviennent vers le cycliste, il lève le doigt tel l'élève qui veut attirer l'attention du maître. C'est d'abord tout ce qu'il peut faire à cause de l'émotion qui l'assaille ; mais, puisque les marcheurs s'arrêtent, il semble rassuré et mieux capable de respirer ; puis, comme si les mots lui avait été soufflés par Jean-Louis, il prononce des paroles qui seront peut-être les plus déterminantes de sa vie :

— Vous chantez bien, madame !

(Pause, Anna rougissant.)

— Vous... vous m'avez entendue ?

— Oui ! (Longue pause, les yeux dans l'eau.) Oui, mais... qu'est-ce qui vous fait chanter ?

Quelle fut la durée du silence qui s'ensuivit ? Deux secondes, deux minutes ?

Tandis que les regards les plus désemparés s'expriment, Anna serre tellement fort le bras de son Loup qu'il doit s'en détacher ; il la prend par les épaules et la presse contre lui tandis qu'elle enserre sa taille. Anna est très émue ; dans la tendresse qui l'enveloppe, elle comprend tout à coup ce que veux dire « ce qui vous fait chanter ». Les yeux d'Anna scrutent sans relâche les yeux du cycliste qui, conçoit-elle, n'a jamais connu de femme ! Pour sa part, Jean-Louis cherche à saisir ce qui se passe dans ces têtes-là, surtout dans celle d'Anna. Assurément, les idées les plus étranges se bousculent. Jean-Louis pense qu'Anna veut poser un geste et qu'elle n'attend qu'un signe de lui. Mais quel geste ? quel signe ?

La charité d'Anna dépasse tout. Quittant à peine le cycliste des yeux, elle dit à l'oreille de son Loup qu'elle va lui montrer d'où vient « la voix qui chante », « ce qui fait chanter la voix » ! Elle va s'asseoir ; son Loup va se placer tout près d'elle ; il va l'écheveler et il va l'embrasser... Elle regarde à nouveau le cycliste et déclare, sans préambule : « Je vais vous expliquer. » Elle baisse son pantalon et sa culotte d'un même mouvement, les laissant traîner sur ses chevilles. Elle s'assoit sur le bord du banc, appuie son dos dans le bras gauche de son amoureux... Elle ajoute :

— Monsieur ! (Elle écarte ses genoux et éclaire ses cuisses ; elle ne quitte pas son élève des yeux.) Regardez, monsieur ! Ça se passe comme ça : il faut toucher à ces endroits qui sont très sensibles ; il faut les caresser à l'extérieur, puis à l'intérieur, comme ça ! Voyez ? Alors, des vibrations, des sensations s'accumulent dans le corps tout entier, dans le ventre surtout, comme dans une caisse de résonance... et, quand le corps est plein de tremblements, de frémissements qui sont passées par le cœur, ils sortent de la bouche et une chanson commence à se faire entendre. Les chansons portent toutes sortes de noms : plaisir, amour, amant, passion... et elles sont toujours gratuites. Ce qu'il faut payer, vous savez, ce n'est jamais de l'amour !

Elle se penche et regarde son sexe ; elle caresse ses grandes lèvres gonflées et humides, elle enduit ses doigts ; elle relève la tête et regarde le cycliste dans les yeux et elle sent qu'il a peur ; il tremble ; heureusement que son cycle peut l'aider ! Elle lui dit : « J'aime votre peur; j'ai peur moi aussi ; ne fermez pas vos yeux ; regardez-moi sans arrêt, s'il vous plaît. Je vais chanter juste pour vous ; je vais chanter pour vous dire que vous n'êtes pas seul ; prenez-moi avec vos yeux, je ne peux pas vous en donner plus » ; elle se caresse, elle se masturbe, elle se pénètre ; elle dessine et découpe son sexe ; elle répète, comme un leitmotiv, « regardez-moi, prenez-moi avec vos yeux » ; elle enveloppe toute sa vulve ; elle la montre et elle la cache, elle se cabre, elle fait du jus... ; « prenez-moi avec vos yeux », répète-t-elle inlassablement ; elle tremble, elle bande tous ses muscles, son ventre s'emplit de sensations ; elle va

commencer à chanter... ; elle jouit ; dans sa bouche... des oiseaux pépillent ; elle chante longtemps pour le cycliste au visage mouillé de pleurs silencieux...

Elle se blottit, se cache dans les bras de Jean-Louis ; elle tremble comme un feuille. Tout à coup, elle se redresse, remonte rapidement son pantalon, replace ses vêtements, tire Jean-Louis. Immédiatement ! Elle veut partir immédiatement !

Ils laissent là, sur place, un pauvre cycliste en état de choc, qui n'a pas prononcé un mot depuis le moment où il avait demandé à Anna « ce qui la faisait chanter »... qui s'est quasiment transformé en statue... de sel.

Anna est ébranlée ; elle s'est dépassée. En fait, aujourd'hui, elle a agi ; elle ne s'est pas empêchée de se dépasser, quel que soit le dépassement personnel envisagé. Jean-Louis aime Anna sauvagement, comme s'il aimait Dieu !

❧

La chronique locale a fait état d'un malade, trouvé au cours de la soirée en état de catalepsie, incapable de se mouvoir depuis plusieurs heures, comme hypnotisé par un rêve intérieur, et qui a été admis dans un hôpital voisin.

13

Latitude et longitude

Entre la position déterminée par le quarante-cinquième degré et quarante-deux minutes de latitude nord et le soixante-treizième degré et quarante minutes de longitude ouest (où se trouvent réunis la bouche d'Anna et sa langue habile et son visage, le ventre d'Anna et son corps et son sexe, et les membres d'Anna, ses mains et ses pieds)... et la position déterminée par le quarante-cinquième degré et trente-deux minutes de latitude nord et le soixante-treizième degré et trente-quatre minutes de longitude ouest (où se trouve l'homme qu'elle aime, qui a lui aussi un visage et une bouche – dont la langue est gourmande – un corps, un torse, un ventre et un dos, et des membres puissants assez pour plaire à la femme qu'il aime)... entre ces deux positions, il y a moins d'une trentaine de kilomètres, encore un peu moins à vol d'oiseau, et leur désir mutuel et réciproque, et leur amour et leurs pensées, quoique invisibles à tous les animaux domestiques, tracent une ligne de feu, une langue de volcan, une chevelure de comète... visibles toutes les nuits, qui déchirent l'air à la vitesse du son, comme un avion, et qui brûlent le paysage, cette ligne donc, cette langue et cette chevelure les gardent en fusion.

Là où ils vivent, dans des positions pourtant pas si éloignées, il y a Anna qui croit être libre et ne l'est pas toujours dans ce lieu où seules ses pensées voguent comme l'air, se déplacent comme le vent (« Tu sais bien que je penserai à toi... comment faire autrement, mon Loup ! Si je suis ailleurs, pour les vacances, quoi qu'il arrive, quoi qu'il en soit, quoi qu'on dise autour de moi, mes pensées seront pour toi, en tout temps.») Et il y a Jean-Louis, qui croit être libre, mais ne dispose pas toujours des moyens pour exercer sa liberté et qui mesure cette proximité comme une distance astronomique.

Pour chasser la douleur provoquée par leur éloignement, pour éviter qu'elle ne se mette à penser à leur place à chaque heure du jour, les amants séparés se racontent sans cesse les marques de leurs amours inscrites dans leur chair et comment des signes physiques sont apparus; ils se disent: «Tu te souviens...» de telles rougeurs et de tels longs écoulements, des ouvertures inventées, du chiffonnement de nos chairs, de la chaleur humide et du froid sec qui nous ont vus nous réunir, de notre attachement incompris, des humeurs envahissantes, des usures...; et quand ils n'en peuvent plus de combler la distance par des souvenirs abstraits, ils se remémorent les cris et les pleurs de leurs chairs qui se choquent : les langues qui mouillent et qui lèchent et qui fouissent dans les bouches et dans toutes les autres anfractuosités; les liquides chauds et les autres, épais, et les sécrétions et les gouttelettes et les salives qui coulent à leur rythme des ouvertures multiples, peau, bouches, vulve et verge et se mêlent sur la peau et dans les bouches, vulve et verge; ils se racontent des introductions, des pénétrations, des effronteries; ils sourient, nostalgiques, en silence... et ils frémissent quand ils évoquent les profondeurs atteintes, celle des langues, celle de la queue, celle des doigts et celle du gland qui s'est trouvé au chaud et au doux au fond d'une bouche douce et chaude; quand ils évoquent aussi des enveloppements, ceux de la vulve qui, comme une autre bouche, baise un visage...; et des prises que leur mains n'ont pas manqué de faire pour que les corps se tiennent au plus près l'un de l'autre.

14

La boutique « de sexe »

Puisqu'elle est invitée à choisir et qu'elle ne sera pas limitée dans ses goûts, Anna sera très exigeante. Le principal cadeau qui lui est fait, ce jour, consiste à choisir elle-même l'objet qu'elle utilisera pour son plaisir. Désormais, elle l'espère, elle ne sera plus forcée d'utiliser les « bébelles cheapettes » choisies par son vieux conjoint (dans les faits).

Pour la forme, elle veut une sculpture à l'identique, avec un gland beau et lisse, découpé avec des courbes, à l'extrémité d'une hampe droite appuyée sur des couilles pleines, souples, bien moelleuses ; pour la taille, elle veut aussi de l'humain, juste un peu mieux pour la circonférence, juste un peu plus pour la longueur (pour être sûre de ne pas en manquer) ; pour la texture, Anna ne choisira que le silicone le plus pur, à la douceur soyeuse et à la souplesse surhumaine ; pour la couleur, elle ne sera comblée que par ce qui se rapprochera le plus de la réalité et elle jettera son dévolu sur un camaïeu de tons imitant la chair... Et pour la puissance ? Comme elle imagine que cet objet ne se fatiguera jamais, son corps, déjà, en anticipe les effets... Enfin, elle voudra ressentir la beauté de la technologie, mais ne jamais l'entendre, ne jamais avoir à se poser de questions à son sujet.

Après l'insertion des piles et la remise en place du bouchon hermétique, il suffira à l'utilisatrice de pousser le commutateur de gauche pour entamer discrètement un cycle continu de vibrations subtiles, variables en intensité ; en poussant ensuite le bouton de droite, elle enclenchera un mouvement rotatif de la tête du godemiché, comportant les mêmes variables et subtilités, qui peuvent être activées séparément aussi bien que simultanément et refléter, dans le plus beau silence, le dernier cri du confort moderne.

Après une demi-heure à fureter dans la sexerie de l'avenue du Mont-Royal où ils se sont arrêtés, Anna et son compagnon sont un peu fatigués. Lire des étiquettes traduites souvent de manière absurde, tenter de comparer des objets décrits en des termes disparates, regarder des emballages de produits dont les images sont laides à faire peur... Ils en ont vraiment assez ! Avant de quitter les lieux, si ce n'était que pour manifester leur déception, ils vont au comptoir dire ce qu'ils cherchaient... et qu'ils n'ont pas trouvé, pour l'anniversaire d'Anna, dans quelques jours.

Le vendeur, un homme à la barbe blanche bien taillée, qui ressemble à Sigmund Freud, à qui il ne manque qu'un complet sombre et une cravate pour paraître vraiment déplacé, répliqua, les yeux rieurs, goguenard, sans doute pour atténuer l'effet de son allure :

— Ma petite madame, j'ai ce qu'il vous faut. C'est un objet que l'on ne met pas sur les rayons... c'est pour les connaisseurs, pour les artistes... comme vous ! Le monde en général, ça le fait rire quand c'est trop pareil ; ça le met mal à l'aise ; il aime mieux les fluos, les couleurs, l'aluminium... surtout ! Il aime quand ç'a pas l'air vrai...

Pendant qu'il parle, il farfouille, derrière son comptoir, dans une étagère cachée par un rideau ;

il revient avec un coffret en bois blond faisant au moins trente centimètres de longueur, le dépose en face d'Anna, mais il ne l'ouvre pas. Il continue :

— ... Moi, là, je vais vous montrer le « plus beau meilleur » gode « au monde »... j'en vend juste deux ou trois par année, mais pas à n'importe qui... avant vous, c'était pour une chanteuse connue... elle n'est pas venue elle-même... Maintenant, pour bien commencer avec lui, pour l'apprivoiser, vous allez faire comme je vais vous dire : placez vos mains sur le comptoir devant le coffret, fermez vos yeux... Là, je vais ouvrir le coffret ; d'abord, touchez-y du bout des doigts, puis vous le prendrez à deux mains, comme si c'était une vraie affaire... Prenez tout votre temps... tâtez-le sur toute la longueur... Après ça vous ouvrirez les yeux...

Anna glousse, se laisse aller à des interjections à mesure qu'elle reconnaît les détails de la forme qui remplit ses mains et qu'elle constate la qualité de sa texture. Puis, elle ouvre les yeux et laisse échapper un cri ; une seconde, comme si elle avait cru à un coup monté, elle pense tenir une verge réelle... qu'elle lâche et qu'elle rattrape. Ouf ! Elle est émue... Elle lance des compliments... Ultimement, elle jette un œil complice à son compagnon pour s'assurer qu'elle aura bien droit à l'objet convoité, puis elle dit :

— Oh ! que je suis impatiente de l'essayer !

— Tout de suite, si vous voulez. Ici, ce que femme veut... je le veux !

Il fait un clin d'œil à Anna et, sans lui laisser le temps de réfléchir, l'entraîne d'un geste vers la cabine d'essayage, « Très privée ! », ajoute-t-il. Comme toutes les cabines d'essayage de n'importe quelle boutique, l'espace proposé à Anna comporte une banquette, une patère et un miroir de plain-pied ; mais, ici, la porte va jusqu'au sol et la pièce semble insonorisée. Un ventilateur tourne doucement au plafond.

❧

Le compagnon d'Anna s'apprête à régler la facture exorbitante qui accompagne ce genre de produit « pour les connaisseurs ». Au moment où les deux hommes complètent la transaction, le vendeur utilise une télécommande pour verrouiller la porte d'entrée de la boutique et signale à son client de demeurer silencieux et de le suivre.

Pendant quelques minutes, cachés derrière le grand miroir, le compagnon d'Anna et le vendeur admirent, bouche bée, les longues jambes ouvertes au milieu desquelles se meut, à peine poussé d'un doigt, à peine retenu, presque doué de vie, l'exceptionnel ersatz dont Anna gave son sexe. Elle semble dans un tel état de contentement que, si ce n'était des doigts de sa main gauche qui tapotent son ventre avec une douce nervosité, ils auraient pu croire la voir dormir. Bientôt, le compagnon d'Anna commence à se sentir mal à l'aise de jouer les voyeurs en compagnie de cet espèce de Freud et il le ramène vers la boutique où ils entreprennent une conversation d'un genre fréquent dans les voitures taxis... Encore quelques minutes et Anna revient vers eux, souriante et muette. L'objet est remis dans le coffret, le coffret est rapidement emballé et le couple s'apprête à quitter les lieux. Il sont près de la sortie quand le vendeur intervient de nouveau :

— Madame ! (Anna se retourne), il vous va très bien !

15

Le trèfle à quatre feuilles

Se promenant à la campagne à la fin du mois de juin, Anna et Jean-Louis quittent la voiture qu'ils ont rangée en bordure de la route. Ils se reposent et se dégourdissent les jambes après avoir beaucoup roulé. Ils batifolent dans un champ d'herbacées, surtout composé de trèfles, ce qui incite Anna à suggérer qu'ils cherchent des trèfles à quatre feuilles, à quatre folioles faudrait-il dire, qui sont quelquefois cinq, six ou sept, paraît-il, et dont l'anormalité botanique, dans l'esprit populaire, en fait un porte-bonheur.

Ils étendent une couverture sur laquelle Anna ne s'allonge pas mais s'agenouille, avant de s'incliner vers le sol pour laisser croire qu'elle se met à examiner la végétation de très près. Anna, à quatre pattes, enchante celui qui la regarde. De toute évidence, elle sait ce qu'elle fait... et elle est heureuse que le vent léger qui souffle ajoute à la situation, en faisant voleter le tissu de sa robe d'été, en exposant un peu plus une attirante partie de son anatomie. Elle montre sa culotte claire, elle montre ses fesses délicieuses dont la forme, surtout dans cette disposition, attire irrésistiblement les regards et les caresses de la main. Anna exagère ; elle sait que Jean-Louis la dévore des yeux. Faisant mine de se déplacer, elle écarte à peine les cuisses et, alors, sa culotte moulante montre tout. Loup regarde avidement ; il trouve ça beau et il le lui dit ; il complimente Anna, mais il ne s'approche pas encore. Il connaît bien les ouvertures dissimulées sous ce petit bout de coton ; il en bave de désir ; il s'est toujours enivré des parfums qui s'y logent ; il s'est même parfois demandé comment il pouvait respirer sans être branché à ces suaves odeurs. Jean-Louis voit tout, plus encore si l'objet de son appétit se dérobe sous un morceau de tissu. Sa tête d'amant s'est constituée un répertoire des mouvements de bouche qu'imite le sexe de la plus excitante des maîtresses, de la plus généreuse des amantes, du plus rieur des visages, de la plus voluptueuse des langues, de la plus lascive des salives...

Anna roule sur la couverture ; sur le dos, elle fait face à son Loup, mais elle le distingue mal à cause des rayons du soleil qui l'éclairent vivement. Elle ferme les yeux... mais écarte les jambes ; elle caresse les lèvres de son sexe du bout des doigts, au travers de sa culotte ; elle referme les cuisses, puis les ré-ouvre... Loup s'accroupit pour se rapprocher de la belle chair de son amour, pour mieux la regarder, pour en percevoir les subtilités et pour ne rien échapper de la rumeur humide qui se développe. Les soupirs de son amoureuse l'étonnent ; perdrait-elle patience ? Elle se remet à quatre pattes et, s'appuyant sur son torse, elle libère ses mains... qui écartent ses fesses. Elle veut tout montrer à son Loup ; elle veut l'aimanter. Lui, il joue à se retenir ; elle, elle veut le faire craquer ! Les fesses ouvertes montrent la bande de coton blanc, imbibée de la cyprine la plus précieuse, qui s'est glissée entre les grandes lèvres d'Anna. Maintenant, elle rapproche ses fesses et cache tout ; elle caresse ses miches ; elle les caresse comme son amoureux le fait, en les pressant doucement avant de glisser des doigts entre elles... Elle se remet sur le dos, ouvre ses cuisses largement et couvre son petit vêtement et sa vulve tout entière de ses deux mains ; elle fait une pause comme si elle se demandait si elle allait poursuivre sa manœuvre ; elle se caresse un peu au travers du tissu ; elle fait mine de soulever ses hanches pour enlever sa culotte... Elle entend : « Non, chérie, continue ! » Elle se caresse plus précisément... Va-t-elle perdre pied avant que son Loup ne flanche ? Alors, dans un cri à peine retenu : « Ah ! mon Loup ! espèce de bandit ! viens me lécher, mon amour ! Ne m'entends-tu pas ! Viens sucer mes lèvres, viens engourdir mon clitoris ! Viens me baiser... Regarde, ma culotte est pleine de rosée ; une rosée qui vient de l'intérieur ; une rosée qui t'appelle. Ce que je te montre te fait de l'effet, mon Loup, et toi tu m'excites toujours, alors donne-moi ta langue, mon amour ! ou donne-moi ta queue !... tes doigts, tout ! »

16

La gare d'autobus

Que sert d'interdire ce qu'on ne peut pas empêcher ?
André Gide

Le 16 février, un jeudi, la neige tombait et des rafales balayaient le pare-brise de la voiture d'Anna, à l'arrêt tout au fond du stationnement, où il n'y avait pas de circulation. Jean-Louis descendit de l'autobus à midi quarante-trois, traversa le bâtiment de la gare et rejoignit son amante dans ce lieu aménagé pour les voitures, situé à l'opposé des quais de ce terminus de banlieue. Installés sur la banquette arrière, les amants se palpent d'abord avec beaucoup d'émotion, touchant leurs visages de leurs paumes, dessinant leurs bouches, prenant leurs cheveux et y glissant leurs doigts sans relâche, chacun dévoré d'appétit pour l'autre à l'occasion de ces retrouvailles douloureuses. Ceux qui se consumaient d'amour avaient été les victimes « collatérales » d'une crise aiguë de jalousie, de la part du géniteur des enfants d'Anna, forçant celle-ci à renoncer temporairement à leurs rendez-vous. Alors, ils s'embrassèrent et s'embrassèrent encore, joignant leurs bouches et pressant leurs corps, se remémorant leurs formes, cherchant les muscles, mesurant la peau, respirant leur être entier, ne se voyant pas autrement que François Villon l'écrivait dans un rondeau, il y a plus de cinq cents ans : « Deux étions et n'avions qu'un cœur » ! Leurs yeux n'en finissaient pas de se regarder ; leur appétit de formes, la mesure de leurs teints, leur bonheur de se retrouver malgré l'étroitesse de l'habitacle, la chaleur ou la fraîcheur recueillies directement sur leur peau peu importe le climat et la tempête qui vibre, dehors ; les yeux toujours qui enregistrent la tendresse vue dans les yeux de l'autre, les reflets nacrés des ongles aussi bien que la couleur de l'effronté mamelon ou le rose de la peau des joues. Leurs mains privées trop longtemps de l'épiderme de l'autre, des frissons qui y transitent, de la moiteur qui s'y réfugie, des fluides et des substances tirés des profondeurs de leurs chairs qu'ils extraient et dont ils se délectent, leurs mains à la limite du délire, suçant la douceur de l'autre. Leurs têtes, leurs visages, leurs corps, leurs sexes, leurs formes sensuelles, leurs membres... comment s'en rassasier ? Anna et Jean-Louis vivent leur passion comme une mission essentielle mais qui ne pourrait être achevée, qui ne pourrait être complétée, et qui se nourrit d'un désir de fusion impossible à satisfaire, d'un achèvement dont la poursuite est sans répit... sans limite. Contre tous, c'est ainsi qu'ils seront amoureux devant l'éternité. Quelques minutes après le départ d'Anna, à quinze heures quarante-huit, l'amant éperdu reprenait l'autobus pour rentrer chez lui.

18

Vingt-quatre minutes chrono

Au moment de la révision annuelle de sa voiture, une anomalie avait été découverte qui allait forcer Anna à la laisser chez le concessionnaire pour deux jours entiers. Mauvaise nouvelle que cette dépense inattendue, mais elle lui donnait l'occasion de revoir son amoureux une deuxième fois au cours de la même semaine. D'ailleurs, la vérification périodique de son véhicule l'amenait toujours à profiter pleinement de sa journée sur le Plateau Mont-Royal.

Avant tout, elle retrouvera son homme si patient, son bel amant, et elle se blottira dans ses bras tant qu'elle le pourra. Elle se fera des réserves de tendresse, elle se vautrera dans ses odeurs mâles si particulières, se frottera contre sa peau douce et chaude beaucoup plus longtemps que d'habitude. Aujourd'hui, ils pourront s'embrasser comme des fous, sans compter le temps, et annuleront ainsi toutes les journées tristes où ils n'auront pu se voir ni se toucher ; ils se tâteront, se palperont, se soupèseront avant de se bizouiller, de se lécher et de s'aspirer mutuellement ; et rien ne les retiendra ensuite de se rouler dans les bras l'un de l'autre, de se remplir de chair et de sang et de souffle...

mais, surtout, rien ne les retiendra de dénouer ce qui, dans leurs gorges, ressemble à des étouffements les jours où des obstacles cruels empêchent leurs cœurs et leurs chairs de se retrouver.

Anna passera la journée avec son Loup et, en fin d'après-midi, elle prendra, pour rentrer, le train en direction de Blainville. Jean-Louis accompagne Anna jusqu'à la gare du Parc, puis il décide de faire le trajet avec sa Louve. À 16 h 36, en se tenant par la main, ils montent dignement dans un wagon du train de banlieue 191. Malgré les années, ils demeurent éperdus l'un de l'autre et ils posent, chaque fois que c'est possible, les gestes qu'il faut pour s'aimer physiquement, tant qu'ils le peuvent, ces gestes étant aussi naturels pour eux que de dire « je t'aime ». Ainsi, à la gare Bois-de-Boulogne, à 16 h 40, à la faveur du mouvement des passagers, ils se réfugient ensemble dans les toilettes et, laissant libre cours à leur irrésistible pulsion, s'embrassent goulûment. En même temps qu'ils dégagent minimalement les vêtements qui les gênent, à 16 h 42, le train s'engage sur l'étroit pont de chemin de fer de l'île Perry. En un éclair, Anna revit l'un des moments les plus intenses de sa relation avec son Loup et se laisse happer, quelques secondes, par le souvenir de l'événement sexuel le plus curieux de toute sa vie… Elle prend fébrilement la queue raidie de son amant et la presse contre son ventre, puis elle cherche le sourire de son homme ; elle le trouve et lit sur ses lèvres l'expression de la complicité espiègle qui est toujours la leur. Bien avant d'arriver à la gare Saint-Martin, à 16 h 48, la verge bien haute de Jean-Louis s'étourdit entre les lèvres coulantes du sexe d'Anna, lui debout, elle assise sur le rebord du lavabo, elle retient les cuisses de son amoureux avec ses jambes, s'attachant à lui, tous les deux entraînés par le roulis du train, lui, s'accrochant à ses fesses, faisant monter dans leurs corps le plaisir qu'ils savent si bien se donner. À l'approche de la gare de Sainte-Rose, à 16 h 57, ils profitent des bruits de freinage du train pour exprimer quasi simultanément leur jouissance, ne se retenant pas trop jusqu'à l'arrêt de la rame.

Avant d'arriver à la gare de Rosemère, vingt-quatre minutes après leur départ, les amoureux ont à peine le temps de replacer leurs vêtements. Ils n'ont pas encore tout à fait retrouvé le rythme de leur respiration – leurs bouches entrouvertes racontent leur voyage – lorsqu'ils sortent de leur cachette un peu décoiffés, souriants, heureux d'affronter le regard ahuri de quelques passagers.

Tandis que sa Louve descend du train, Jean-Louis aperçoit par une fenêtre, dans sa manœuvre de stationnement, la voiture rouge du conjoint (dans les faits) de sa douce maîtresse.

❧

Dans le véhicule, le conjoint automatiquement (dans les faits), toujours aussi subtil, profite du bonjour qu'il fait à Anna pour lancer, provocateur :

— Tu sens le sperme !

Et, pour une fois, Anna réplique comme il convient à l'esprit de bottine de son conjoint (dans les faits) :

— Le sperme ! T'es fou ou quoi ? Je sens le train, le pipi de train de banlieue ! Tu sais où nous habitons ; tant que nous habiterons là, je sentirai le train de banlieue ! Je prendrai une douche en arrivant.

19

Avec des mots, devant un miroir

S'ils ne peuvent se voir en corps et en gestes, au moins, ils ne se quittent pas en pensées et en mots ! Leurs voix, au téléphone, leur servent de connecteurs. Jean-Louis établit la liaison avec des mots qui font de l'effet à Anna, des paroles qui correspondent à des sensations intenses qu'elle connaît par cœur, qu'elle apprécie sans se lasser, qu'elle désire ardemment maintenir vivantes dans son esprit, qui sont inscrites dans toutes les parcelles de son corps. Anna écoute la voix de l'homme qui l'aime ; elle presse une main sur son sexe rond. Les paroles chaudes de l'homme qu'elle aime éclatent comme des étincelles dans ses oreilles ; ses doigts les transcrivent au creux de son ventre, tel un stylographe sur le papier ; en toute affinité, la vibration émise par chacun des mots augmente dans la tête d'Anna ; elle perçoit bientôt, en liaison avec la voix douce qui a envahi sa tête et son cœur, le plaisir qui commence à innerver son corps.

Où se trouve-t-elle ? comment se sent-elle ? s'enquiert Jean-Louis qui la presse de lui raconter comment les mots prononcés augmentent sa lente délectation... et comment ils pourront contribuer à la raffiner. Il lui demande de lui narrer les transformations de son sexe à mesure que les sensations s'ajoutent, pour qu'ils partagent l'euphorie qui s'en vient. Comment est-elle nue ? Jusqu'où l'est-elle ?

Alors, Anna raconte à mesure ce qu'elle voit d'elle : « Je porte seulement une camisole bien ajustée, collée à ma peau, qui découpe mes petites formes ; en prévision de notre rencontre, j'avais déjà enlevé ma culotte ; ma vulve est gonflée et luisante ; tu sais comment c'est ? je la vois bien dans les miroirs en angle de la salle de bains : c'est très arrondi, c'est très chaud ; si j'entrouvre un tout petit peu, de belles gouttes de cyprine, transparentes et filantes, inimitables, enduisent mes doigts. » Elle regarde son corps, surtout au niveau de sa taille ; ses jambes sont ouvertes, depuis qu'elle s'est assise sur le tabouret ; se regardant de profil dans l'autre miroir, elle caresse nonchalamment ses seins au travers du tissu ; elle jette un œil à sa tête, à sa bouche entrouverte, imaginant qu'un peu plus tard, dans le contentement de sa chair, sa tête se renversera, ses yeux se fermeront et qu'elle ne fera plus qu'une avec le plaisir.

Anna reprend sa relation : « Depuis que je suis assise, mes lèvres s'ouvrent presque toutes seules ; avec ma main, je fais un sandwich : un doigt, une grande lèvre, le majeur au milieu qui va à l'intérieur, une grande lèvre, un autre doigt ; comme ça, je reste ouverte, mon Loup. Je bouge de haut en bas ce que je tiens dans ma main ; si tu me dis quelques mots, je sentirai ta langue comme si elle fouillait bien entre mes lèvres et qu'elle aspirait mon jus... moi, grande ouverte. »

Jean-Louis parle à son tour. Il fait des choses à son amoureuse avec des mots ; il lui raconte ce qu'il fait avec sa verge ; il la lui décrit dans toute sa raideur et lui raconte comment elle bouge à l'instant même entre ses cuisses et jusqu'où elle va, et comment elle est enduite des fluides d'Anna. Il lui dit : « Écoute-moi et pense à chacun des mouvements de ma queue dans ton sexe, lentement, l'un après l'autre : un glissement à gauche pas très profond, et un à droite, et je recommence, et je recommence, cinq fois, six fois ; puis un mouvement jusqu'au fond, peut-être deux ; puis, avec mon gland fondant, je masse tes lèvres et ton clitoris, surtout lui, en tournant, en appuyant assez, mais en douceur ; je te pénètre encore à demi dans toutes les directions ; tes cuisses appuyées sur mes épaules me laisse aller facilement jusqu'au fond de ton sexe ; ma queue, je sens que tu la masses de l'intérieur ; je me retire partiellement et je recommence mon manège de droite et de gauche, six fois, sept fois ; si je peux prendre le bon rythme, je pourrai en même temps sucer tes orteils roses ; je devine, à percevoir certains mouvements involontaires de ton corps, qu'un plaisir intense se construit dans ton ventre ; ces mouvements-là, je les perçois toujours, je les attends, je les espère ; ma verge, si elle n'était amphibie ! se noierait ; je la tourne et la retourne, je pousse au fond un peu plus souvent ; je dessine des cercles, comme si je tenais un crayon... » Jean-Louis fait une pause, il écoute la respiration rauque d'Anna, qui s'impose. C'est en laissant aller des mots par saccades qu'elle répond aux caresses de son homme : « Je coule, mon Loup ; je lance des jets dorés ; mes jus se mélangent... bavent sur mes cuisses ; c'est très chaud, c'est épais ; je viens ; ta... queue ; j'y suis... »

Anna caresse son visage avec la main qui l'a fait jouir. Dans la bouche d'Anna, sur la langue de la femme qui étire sa jouissance, le goût des liquides mélangés ; elle en prend d'autres avec ses doigts et les promène sur ses lèvres, puis elle suce ses doigts...

20

Dans le noir

Elle — Tu es là ?

Lui — Oui.

Elle — Où, ça ? Tiens ma main. (Tâtonnant.)

Lui — Ici, ma Louve. Par ici.

Elle — Ah ! Ne me lâche plus maintenant. J'ai un peu peur.

Lui — Ça va aller, tiens-toi près de moi, nous n'avons qu'à attendre. Cela va revenir.

Elle — Embrasse-moi ! (Elle se presse contre lui.)

Lui — (Amusé.) Je cherche ta bouche, ma chérie !

Elle — Tu trouves plus facilement mes fesses, à ce que je sens... Comment ne trouverais-tu pas ma bouche ? (Des sons caractéristiques laissent entendre qu'ils s'embrassent avec passion, doucement, puis avec beaucoup plus d'intensité.)

Elle — C'est bon, dans le noir, comme ça. Cela ne nous était jamais arrivé.

Lui — C'est vrai ! Nos yeux sont nos mains... Cela nous fait sentir les choses – nos corps – différemment. (Encore une fois, des sons laissent entendre ce qui se passe – sans exagération.)

Elle — Mon Loup ! (Une étape supplémentaire est franchie.) Ici ?

Lui — Nous sommes seuls, personne ne nous voit, nous n'avons rien d'autre à faire... tu aimes ça et j'aime ça !

Elle — Si la lumière revient ?

Lui — Nous continuons ou nous arrêtons, c'est selon !

Elle — Faut dire que je trouve ça excitant ! Je suis bien mouillée, hein ?

Lui — Délicieuse, comme toujours ! Moi aussi, je trouve ça excitant ; cela nous amusera de nous souvenir de cette aventure.

Elle — Collectionneur, va !

Lui — C'est pas ça ! C'est bien, la diversité, le changement ; ça inspire. Là, par exemple, il faut que je te trouve avec mes mains seulement ; c'est plus intense de ce côté-là ; il faut être plus attentifs avec les doigts ; il faut essayer de voir avec notre épiderme, comme les aveugles ; il faut imaginer ce que nos mains perçoivent...

Elle — (Soudainement inquiète.) Mon Loup ?

Lui — Oui, ma Louve !

Elle — Si la lumière ne revenait pas ?

Lui — (Petite seconde de pause.) Nous pourrions poursuivre nos études avec nos doigts. (Pause, encore.) Elle va revenir, ne t'en fais pas. Quelquefois, c'est un peu plus long ; ça dépend de l'origine de la panne...

Elle — Ce n'est pas ce que je veux dire... Je veux dire si ça ne revenait jamais, jamais !

Lui — (Évidemment, n'en croyant rien) Eh ! Bien ! Nous pourrions poursuivre nos caresses sans arrêt jusqu'à la fin.

Elle — (Comprenant que son amoureux ne perçoit pas sa petite angoisse, elle revient à un ton plus sensuel.) Prends ton temps, mon amour ! (Pause ; moqueuse.) Il fait encore noir !

Lui — Est-ce que tu aimes comme ça ? Un peu plus haut ?

Elle — (Des sons appropriés, puis moqueuse, sur un air connu.) « Un peu plus haut, un peu plus loin »... Oui, continue toujours doucement, ça s'en vient très fort... (Des respirations et des sons annonciateurs.) Non ! pas plus vite ; lent, doux... Oui ! ça y est ! Ça y est ! Ahhhh ! (Les bruits et les sons correspondant à l'orgasme se répercutent et durent, comme si la noirceur les amplifiait et les prolongeait. Elle-même trouve un plaisir supplémentaire à ne pas brider les sens qui lui restent.)

Lui — (Dans le noir qui persiste, il la garde dans ses bras.) Tu sais comme j'aime t'entendre ; c'était l'un de tes plus grands concerts... Voudrais-tu chanter encore ? que je te fasse chanter ?

Elle — Oui, mais pas tout de suite ; là, j'ai très soif ! Je veux ta musique aussi...

21

Le traversier

Anna et Jean-Louis sont seuls sur le pont supérieur du traversier qui relie Lévis à Québec, tard à l'automne, par une journée venteuse, comme d'habitude sur le fleuve. Ils affrontent le brouillard et les embruns ; ils forment tous deux, dans le sens de la marche du navire, une sorte de proue humaine. Ils ont choisi de ne pas s'abriter dans la cabine ; ils ont une idée... Ils fixent au loin la silhouette encore indistincte de Québec et du Château Frontenac.

Jean-Louis est appuyé au mur de la cabine. Anna, qui porte un pardessus d'automne réversible, avec un côté imperméable, est collée à son Loup. Ce dernier a glissé ses mains et une partie de ses avant-bras dans les ouvertures latérales du manteau de son amoureuse. Il profite des fentes qui mènent non seulement aux poches mais également à l'intérieur du manteau. Cette particularité lui permet de tenir Anna au plus près de lui, de garder ses mains au chaud et d'être tout à côté des régions sensibles de son corps. C'est ainsi que, glissant ses mains sous le tricot et le chemisier d'Anna, il peut caresser son ventre, l'une des parties les plus sensuelles de son anatomie. Anna et son Loup, la Louve et Jean-Louis, dès que leurs chairs se touchent, ils déjantent. La ronde manipulation de l'amant amène Anna à exprimer une satisfaction temporaire ; il semble que tous deux soient inscrits, ce jour comme les autres jours, dans un processus étourdissant dans lequel ils cherchent à assouvir un désir qu'heureusement ils ne semblent pas être en mesure d'apaiser !

Pour l'heure, la main de Jean-Louis dans le pantalon de sa Louve, ajustée à son sexe telle les deux parties d'une même matrice : le creux brûlant et le ferme relief, en conjonction copulative, pour produire des effets intenses. Anna, attentive aux sensations que lui donne son Loup, d'abord les bras ballants, elle s'agrippe après-coup aux cuisses de son amoureux, puis à ses fesses, ces points de retenue lui permettant de tendre plus facilement son corps vers l'avant et, à l'inverse, de renverser sa tête, maintenant en parallèle à celle de son homme, dont elle sent le souffle et la chaleur, dont elle entend les mots prononcés au creux de ses oreilles, qui jouent un rôle de neuro-médiateur. Dans cette posture, attachée, elle pense que des personnes dans les fenêtres de l'hôtel, avec de puissantes jumelles, perçoivent jusqu'à la tension qui parcourt son ventre... Dans cette posture et dans ce contexte, le plaisir la submerge ; à cinq cents mètres de la rive de Québec, dans le vent de novembre, sur le fleuve, Anna crie : elle lance un appel à la réjouissance ; elle exprime une jubilation en plein paysage nordique. Elle voulait avant tout crier – c'est-à-dire, dans son esprit, exprimer fortement – le plaisir qui l'envahissait. Elle voulait que son allégresse, s'exprimant hautement, en plein air, plus encore qu'elle n'avait appris à le faire dans l'intimité de son Loup, déborde de son visage et qu'à l'égale du vent, telle une sirène, elle ne se retienne pas d'émettre les airs les plus profonds.

22

Le sous-bois

Au hasard des rayons de sa bibliothèque, Anna avait emporté le petit ouvrage de Harry Mathews intitulé *Plaisirs singuliers* *. Elle l'avait choisi pour sa brièveté, se disant qu'elle aurait le temps de le lire au complet au cours de sa promenade. Le sentier de coulée se présentant assez lisse, elle pouvait déjà lire en marchant si elle s'avançait lentement dans la lumière tamisée du sous-bois. L'été étalait sa douceur ; Anna aimait se promener seule, sans la présence de son vieux conjoint (dans les faits), dont la moralité « écologique » déprimait quiconque si facilement.

* Harry Mathews, *Plaisirs singuliers,* Paris, P.O.L., 1983.

Lui aussi abusivement qualifié d'« écologique » par les autorités municipales, le boisé avait été partiellement aménagé pour la sécurité des promeneurs, tous se gargarisant du mot et oubliant, par ailleurs, que chaque humain qui le traverse le modifie, que chaque passage dans ce boisé contribue à en transformer la nature.

Le livre de Mathews est composé d'un ensemble de textes de moins d'une page qui se lisent aisément. Quand elle arrive au ruisseau La Pinière, où elle voulait s'asseoir, s'y plonger les pieds et poursuivre sa lecture, elle a déjà lu le tiers de son livre. Dès lors, des pensées « singulières » assaillent les sens d'Anna et la bousculent. Une main entre ses cuisses concrétise des sensations puis l'amène à délaisser sa lecture. Alors, elle écrit pour elle-même, dans sa tête, un instantané dans le ton de Mathews :

> *Dans une banlieue pas trop ringarde, au nord de la métropole du Québec, dans un boisé, assise au bord d'un ruisseau, une femme de quarante-neuf ans, d'habitude fraîche et rieuse, les jambes ouvertes sous sa robe d'été ensoleillée, lit et se masturbe très dignement. Les fortes sensations qu'elle espère ne tarderont pas à venir, car sa lecture depuis un bon moment l'émoustille. À l'instant de jouir, elle place le dos du livre entre ses lèvres pour qu'il s'imbibe de son plaisir.*

23

Au Luxembourg

Devant le buste de Verlaine,
Au jardin du Luxembourg, à Paris...
Anna, en veston et en jupe de laine,
Célébrait l'automne pour elle et avec lui.

Elle y venait chaque jour
Avec son amoureux ; ils répétaient des vers
Dans les allées ombragées ;
Ils les fréquentaient même les jours de pluie.

Alors elle chantonnait :
Je me fiche du « ... vent mauvais
« Qui m'emporte »

Légère, je suis comme « la feuille morte *. »

* Entre guillemets, des vers de Paul Verlaine extraits de son poème « Chanson d'automne », tiré des *Poèmes saturniens*.

D'autres jours,
Elle s'étonnait d'entendre si fort
« Les sanglots longs
« Des violons
« De l'automne... » ;

Elle aurait pu rire de ces sanglots – à tort,
Si le récit n'avait été continué d'un ton atone :
« ... Blessent mon cœur
« D'une langueur
« Monotone. »

Alors elle s'amusait :
Je me fiche du « ... vent mauvais
« Qui m'emporte »
Légère, je suis comme « la feuille morte. »

Elle écoutait Jean-Louis lui réciter les vers
D'un poète du nom de Verlaine,
Paul... Ce nom lui disait quelque chose !
Lui aussi portait en son âme, se souvient-elle,
De l'amour pas toujours rose.
Pleine de souffle,
Elle redisait les mots d'après eux,
D'après la voix de Paul,
D'après celle de son amoureux...

Mais le « vent mauvais » se levait ;
Soudain transie, elle dit à son homme :
Rentrons !
Tu me couvriras de baisers et de laine

Et de la saveur de ton haleine.

24

Dans la coulée

Ainsi que l'affirment les lexicographes, le mot « matrice », recensé une première fois en 1265, qui provient du latin *matrix,* dans le sens de « utérus », est un terme « vieilli » (on le serait à moins). Se pourrait-il que cette simple datation soit celle qui pousse les savants à reléguer dans la catégorie des « vocables vieillis » – vocables : 1380, du latin *vocabulum,* dont l'acuité a sans doute été émoussée à force d'en user – une multitude de mots peu « usités » dans le langage courant ? « Usité » lui-même (1531), du latin *usitatus,* qui signifie « se servir de, qui est en usage », a subi les affronts du temps, comme tant d'autres beaux mots du même ordre d'ancienneté. Il est amusant de constater qu'un mot dont le sens est « qui est en usage » soit l'un de ceux que les auteurs de dictionnaires suggèrent à demi-mot de retirer de l'usage ! C'est « utérus », apparu en 1560, homonyme, homophone et homographe du latin *uterus,* à peine plus jeune, incidemment, qui jouit de la faveur désormais pour désigner l'organe et le lieu de la fécondation et remplacer la « matrice » dans la phrase de Victor Hugo : « La terre, inépuisable et suprême matrice ». À la matrice, il restera le sens technique qui lui est attesté depuis 1556 – celui de « moule » – qui n'est pas trop réducteur puisque, « après avoir reçu une empreinte particulière en creux et en relief, [il] permet de reproduire cette empreinte sur un objet soumis à son action ». Ainsi, dans la mesure où elle est moule, la matrice donnera forme faute d'héberger le commencement de la vie.

Pour remplir un moule, il faut procéder à une « coulée » qui, comme chacun sait, est l'action de « jeter en moule ». Robert *(Le Petit Robert)*, qui fait le savant devant Anna, donne comme exemple les expressions « la coulée d'un métal » ou bien « surveiller la coulée », et raconte à qui veut l'entendre que la coulée c'est « la masse de matière en fusion que l'on verse dans un moule » par un « trou de coulée » pour que l'action n'éclabousse pas intempestivement. Mais, Robert, à qui il manque des renseignements à propos de la méthode très personnelle d'Anna, n'imagine pas que c'est avant tout l'« action de s'écouler ou son résultat » qui intéresse la belle amoureuse. Au cours de séances impromptues, où les gestes de l'amour se déploient en des coulées délicieuses, seules des métaphores en folie permettraient de comparer les débordements exceptionnels de la passion d'Anna aux flots de la mer ou à la coulée de lave d'un volcan. À la décharge de Robert, il faut comprendre qu'il ne pouvait pas connaître les activités d'Anna ni ne pouvait, par conséquent, en tenir compte dans son « recueil d'unités signifiantes ».

Si la « coulée » est aussi, pour Robert, un « sentier étroit par lequel le cerf gagne son réduit » et que, par extension, il est possible d'utiliser ce mot pour désigner un « petit chemin », nous comprendrons mieux alors pourquoi le romancier Bernanos affirme sans ambages qu'« il y a des coulées tout le long des berges ». Pour sa part, Pierre (Larousse) lance une idée un peu différente quand il soutient qu'une coulée est un « petit sentier, [un] chemin tracé par le passage du gibier », indiquant par-là que non seulement le cerf, mais tout le gibier délicieux, à force de passages, trace un chemin... Par Siddhârta Gautama ! nous ne voyons plus à qui nous fier !

Pour Anna, qui définit les mots à partir de l'expérience de sa vie, la coulée, dans son environnement, c'est une ravine (XVIe s.) au creux de laquelle coule un ruisseau – qui devient torrent pendant la crue printanière – et sur laquelle, coulée ou ravine connue d'elle, un ponceau fait le grand écart. Mais une coulée, pour la belle Anna, c'est aussi, c'est surtout, un écoulement sensuel, une excitante coulée de cyprine, filante et translucide, qui accompagne les idées les plus douces et qu'elle laisse couler et se mélanger à d'autre liquides, et qui inondent ses cuisses, si elle le veut...

25

Chez L.

Étonnant, le défi personnel qu'Anna semble s'être fixé et qui consiste, en s'amusant, à collectionner les lieux où elle a eu une activité sexuelle quelconque et, de préférence, un orgasme. S'il lui était facile d'atteindre son objectif dans presque toutes les pièces de sa maison et dans tous les espaces de l'appartement de son amoureux, même les plus petits, d'innombrables autres lieux stimulants dans sa ville, dans son pays et dans le monde restaient à investir. La nouveauté du lieu avait sur Anna un tel effet provocateur qu'il lui arrivait, quelquefois, de commencer une manœuvre sans même y penser. Cette passion des lieux, cette manie un peu déviante, même si elle la pratique quelquefois avec son Loup, qui lui fait découvrir des endroits ou lui planifie des occasions, n'est pas une activité de couple. Le conjoint (dans les faits), par exemple, n'en devine rien, même quand les événements se déroulent sous ses yeux. En général, il est vrai, il fait preuve d'un aveuglement spectaculaire!

❧

À l'occasion des vacances d'été, une amie et voisine demande à Anna de nourrir sa chatte et de jouer avec elle un peu, si elle en a le temps, de ramasser le courrier et le journal, qui continueront d'être livrés, d'entretenir ses plantes... toutes petites choses simples mais nécessaires !

Le samedi, de la fenêtre de la cuisine de L., Anna regarde sa maison et se caresse vivement. Elle est pressée car, chez elle, le vieux pourrait trouver étrange que le petit service à rendre prenne tant de temps. Au cours des deux semaines qui viennent, elle sera plus libre et elle profitera pleinement du champ de jouissance qui lui a été offert par son amie.

Chaque jour, Anna explore un espace, un meuble, un angle de la maison de sa voisine, songeant à l'amie et imaginant les gestes et les mouvements qu'elle poserait si elle était là, à l'instant. Cette intrusion dans le privé lui fait de l'effet et, chaque jour, à regarder, à toucher, à respirer... elle atteint, sans efforts particuliers, de beaux moments de plaisir. L'un de ces jours, elle s'est enfermée dans le noir, dans le placard où L. range ses vêtements, au milieu des odeurs, frôlant ses robes et ses chemisiers, prenant une brassée de vêtements comme si elle serrait contre elle le corps un peu garçon de sa voisine... L'endroit le plus intimidant et, par voie de conséquence le plus excitant, fut la chambre à coucher de L., non qu'elle ait jamais eu le moindre désir pour le paquet de muscles sans tête qui servait de mari à sa voisine ni une envie particulière de « voir » leurs activités sexuelles, mais plutôt parce qu'elle avait eu des curiosités demeurées secrètes à l'égard de l'amie elle-même. Pendant ses caresses, étendue sur leur lit, Anna imaginait L. accomplissant les mêmes gestes, respirant comme elle, de plus en plus rapidement, sentant monter en elle des frissons attendus... jusqu'au moment de jouir où il sembla à Anna qu'elle accueillait les effluves odorants du sexe de sa voisine. Anna resta un moment étendue, dans la position qu'elle avait à l'instant de l'orgasme particulièrement doux et satisfaisant qu'elle venait de se donner, pensant avec tendresse à la chaleur des bras de L.

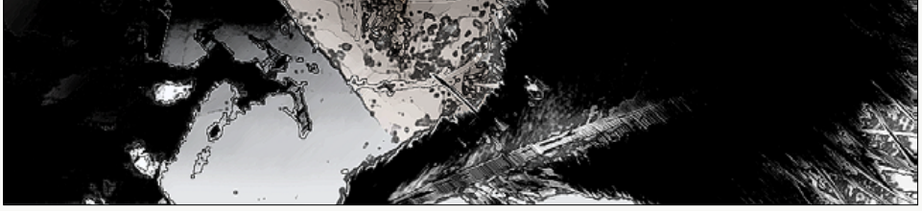
L'avant-dernier jour, elle s'installe dans la salle de télévision, au sous-sol, jetant un œil distrait sur la collection de films ; elle y découvre une bande vidéo simplement identifiée, à la main, par l'initiale L. Cherchant à se rassasier de ses indiscrétions, Anna insère la bande dans le lecteur, appuie sur le bouton de démarrage, s'éloigne un peu du grand écran, glisse tout de suite une main dans sa culotte pour caresser son sexe. La bouche d'Anna s'ouvre et demeure ouverte. Sa voisine, nue comme un ver, est à quatre pattes, les jambes écartées et elle se déplace en cachant puis en montrant ses ouvertures à la caméra. Quand L. se met sur le dos, elle exhibe un pubis entièrement épilé, une vulve qui semble énorme, décorée de grandes lèvres qui impressionnent Anna (qui a un si petit sexe). Les plans sont fixes ; la caméra fonctionne en mode automatique. Anna, restée debout devant l'écran, est ébranlée. Elle avait toujours imaginé sa voisine un peu fade sexuellement, sans extravagance... Jamais leurs conversations n'auraient pu laisser deviner semblable débordement. Pour regarder la suite, Anna relève sa robe, enlève sa culotte et va se caler dans le fauteuil, les jambes bien ouvertes. Tout à coup, L. se remet sur pieds et se dirige vers l'appareil. Anna remarque, à l'écran, pendant une seconde, les gros mamelons durcis sur la poitrine plate, et elle en a envie... Des images embrouillées font comprendre à Anna que L. déplace le trépied et va l'installer ailleurs. Quand l'image revient, L. est assise au même endroit qu'Anna, dans une position équivalente. Son amie joue avec ses grandes lèvres ; sa vulve ouverte est inondée de jus ; elle se caresse rapidement, avec méthode. L. se cabre ; Anna entend les premiers sons du film jusque-là muet. Son amie lance des saccades de souffles ; elle respire comme si elle voulait accoucher, puis elle se met à parler : « Branle-toi, vieux cochon ! Allez, plus fort ; t'es assez gros et assez dur comme ça... Remplis-toi les mains de sperme ; allez, allez, encore plus ; éjacule toutes tes gouttes ! Maintenant, fais ce que tu as à faire... Oui, enduis ton visage, suce tes doigts... suce mieux que ça... au fond de ta bouche... » L. crie ! Son corps a des soubresauts considérables ; elle se tord sur le fauteuil dans une transe qui semble exceptionnelle. Anna jouit à son tour ; elle suit les mouvements de son amie et elle est elle-même renversée par ce qu'elle voit, par les sensations inhabituelles, peut-être gênantes, qui traversent son esprit de part en part, et qui durent.

Anna ouvre les yeux. Le film n'était pas terminé. Le bras droit de son amie est hors-champ. Lorsqu'il réapparaît, la main tient un impressionnant godemiché qu'elle introduit d'un seul mouvement dans son sexe en nage. L. ne le fait pas vibrer tout de suite ; elle pousse l'objet dans toutes les directions, lui fait caresser les parois internes de sa vulve et de son vagin. Elle semble déjà avoir retrouvé un haut niveau d'excitation. Anna, elle, n'en peut plus ; elle regarde, comme si elle regardait dans le vide ; elle a enveloppé son sexe, mais elle ne le caresse pas. Au moment où L. semble s'approcher d'un autre fulgurante jouissance, elle démarre les vibrations électriques, serre ses jambes pour tenir l'objet en place et se met à caresser et à étirer ses mamelons qui semblent demeurer invariablement bandés. Quand L. recommence à jouir, Anna rembobine !

Le dernier jour, Anna ne va pas dans la maison de L. ; elle demande à l'un de ses enfants d'aller nourrir la chatte !

26

Là



27

Dans une chambre d'hôtel

La fenêtre devait bien mesurer un mètre et demi de largeur et se dressait sur toute la hauteur de la pièce. À l'extérieur de l'immeuble, elle s'alignait avec le revêtement ; de l'intérieur, son accès passait par une sorte de niche qui menait au bord d'un précipice d'autant plus vertigineux que la pièce se trouvait à un étage élevé.

Dans l'ascenseur – dans celui de l'hôtel où ils se trouvaient maintenant, allant vers leur chambre chercher un peu d'intimité – mais aussi dans tous les ascenseurs qu'ils avaient eu l'occasion d'utiliser, Loup se plaçait toujours derrière sa Louve et lui caressait les hanches et les fesses. Si l'ascenseur était plein, il lui arrivait d'être plus audacieux, se trouvant incité à plus de hardiesse par la présence d'autres personnes. À d'autres moments, s'ils étaient seuls dans l'un de ces espaces clos, même pour un instant, ils en faisaient bien plus... et la Louve en ressentait des effets rapides qui l'amenaient à glousser de plaisir.

Arrivés sur le palier du trente et unième étage, Anna et Jean-Louis n'eurent que quelques pas à faire pour rejoindre leur cachette du jour. La chambre donnait sur l'ouest de la ville, mais la vue générale leur en était cachée par la disposition d'autres gratte-ciels. Peu importe ! Ils venaient ici pour faire l'amour l'après-midi, pour pratiquer la passion qui les dévore sans relâche, sacrifiant tout à la dynamique silencieuse qui les pousse à l'accomplissement de leur désir.

Ils s'étaient dénudés, agissant ainsi qu'ils le font toujours lorsqu'ils sont seuls. Nus, tels les personnages d'une illustration hyperréaliste, ils auraient troublé, par leur naturel amoureux, les sentiments de qui les aurait examinés avec attention. Déshabillés comme ils l'étaient, tels des voyageurs changeant de lieu, ils se seraient vus, dans un miroir qui reflétait le monde, en train de s'adapter librement à un contexte nouveau.

Debout dans l'encadrement de la fenêtre, ils se tenaient par la taille, côte à côte, très près de la vitre ; ils s'étourdissaient de la hauteur et se racontaient des histoires où ils glissaient dans un ravin, dont les bords cédaient, ou bien tombaient en chute libre, mais sans effroi, comme s'ils avaient deviné qu'ils atterriraient dans un amas de coton...

Les coussins de deux fauteuils remplirent adéquatement le sol de la niche où ils se trouvaient. Ils les recouvrirent en plusieurs épaisseurs des draps enlevés du lit, transportèrent d'autres coussins, fermèrent la draperie demeurée ouverte jusqu'alors et, dans le soleil déclinant derrière les immeubles voisins, se firent une alcôve de l'espace restreint.

❧

Jean-Louis est assis, les jambes en arrondi devant lui, laissant au milieu un creux dans lequel sa Louve s'installe, plaçant ses propres jambes autour de la taille de son Loup. Ainsi installés l'un en face de l'autre, leurs sexes se regardent dans les yeux, leurs poitrines s'embrassent, et leurs visages voyagent dans les cheveux de l'autre. Les amants ne bougent pas ; ainsi enlacés, ils laissent la chaleur de leurs corps parler en lieu et place de leurs bouches. Ainsi attachés l'un à l'autre, les yeux fermés, ne faisant qu'un, un léger balancement les entraîne. Ainsi étreints, ils se surprennent à chantonner un même air, à laisser filtrer des sons atténués de leurs bouches fermées. Les mamelles de l'une disent des paroles alléchantes à celles de l'autre. Un peu plus bas, la vulve humide et entrouverte invite la verge dressée à la pénétrer. Ainsi embrassés, un tout petit mouvement du bassin de la Louve suffit à concrétiser la rencontre. Pour l'instant, le gland et une petite longueur de la queue innervée apprécient les qualités des parois musclées. Des poussées lentes, espacées, peu profondes précèdent un mouvement allongé des hanches d'Anna qui font plonger le sexe de Loup plus avant dans celui de son amoureuse. Sans effort, avec la seule intention de se mélanger intimement et de tirer un plaisir prolongé de l'appétence terrible qui les assaille, ils pratiquent le contrôle de leurs désirs. Ainsi entourés, s'étant saisis de leurs corps matériels d'une manière intense, quasi fusionnelle, ils retiennent l'ampleur des pénétrations successives, cherchant, dans l'angle le plus efficace, à passer une étape de plus parmi celles qui mènent à la plénitude. En ce sens, ils ne s'accordent des mouvements entrants et sortants que pour atteindre leurs corps immatériels.

❧

Dans leur état de transe douce, dans le renfoncement de la fenêtre qui leur sert de niche amoureuse, Anna et Jean-Louis font parler leurs langues : pointées, elles mesurent leurs textures, elles se sentent, elles se frottent, elles se massent, elles se cognent ; après, elles s'enroulent, elles s'entourloupent ; elles comptent la multitude des papilles ; elles produisent et elles échangent des liquides et elles en sont imbibées ; elles pénètrent dans la bouche de l'autre effrontément et saluent les dents en glissant à leur surface ; elles disent aux bouches de baver des merveilles de substance translucide ; elles se baisent, elles s'enfoncent dans l'autre : elles veulent aller à la jouissance par leur seul contact ; elles s'insinuent dessous ou dessus, elles se tapotent l'intérieur des joues, elles s'envahissent... les langues se transforment en attaches, en nœuds, car elles ne veulent pas se quitter. Dans la quasi immobilité des corps, la manière des langues et leur activité créent des torrents d'énergie qui s'emparent de tout, qui traversent les parois de la chair, qui rejoignent et font bander les fibres les plus lointaines des corps...

❧

Il en est ainsi des mamelons, qui durcissent et raidissent, traversés par des ondes de choc. Il en est de même des sexes gonflés, de la verge, de la vulve (de ses lèvres grandes et de son clitoris) qui produisent et retiennent dans leurs veines dilatées tout ce qu'ils peuvent de sang et, dans leurs tissus, d'autres liquides, pour s'ériger et maintenir leur turgescence.

C'est, alors – telles des parties faites l'une pour l'autre dans leurs moindres surfaces et les subtiles aspérités de leurs textures – que les intromissions lentes, voulues par les amants, permettront à leurs corps bien balancés de percevoir, avec acuité, chacune des poussées lentes, tous les cognements, le moindre glissement qui les mèneront, dans leur fenêtre altière, à un déferlement sans réserve, à une fusion.

28

Le concert

La grande nef était vide. Installé aux claviers, dans l'univers qui est le sien, maître de l'impressionnante machine qu'il conduit avec une dextérité sans pareille, le concertiste s'assure que rien ne perturbera le déroulement de son interprétation. Déjà, il était monté aux orgues, dans la galerie située au-dessus du portail principal, bien avant que le public ne soit autorisé à pénétrer dans l'église. Pendant qu'il testait ses jeux, qu'il superposait des flûtes au bourdon, qu'il faisait chanter le cornet ou la clarinette, l'air poussé dans les tuyaux brillants envahissait le lieu désert de ses combinaisons harmoniques.

❧

Ils avaient pénétré dans l'église par une porte latérale puis avaient longé la nef du côté droit. Quand ils se furent avancés jusqu'aux confessionnaux placés à mi-chemin, avant le transept, ils furent heureux de constater l'emplacement discret des isoloirs. Après leur examen des lieux, ils convinrent de la manière dont ils allaient plus tard les quitter. Alors, ils se mirent à l'aise.

En ouvrant la porte centrale du confessionnal, ils observèrent que l'espace n'était pas aussi restreint qu'ils avaient pu l'imaginer ni complètement sombre. La porte comportait même une patère à laquelle ils accrocheraient leurs vêtements ; le dossier et la banquette, qui occupaient toute la largeur de la cabine, leur semblaient bien rembourrés et leur permettraient de s'asseoir côte-à-côte afin de procéder aux activités ludiques qu'ils avaient projetées. Ils remarquèrent aussi que la ventilation du lieu se faisait par le plafond et que, par le grillage en bois, des filets de lumière pénétraient l'endroit.

L'orgue s'était tu depuis un moment déjà ; maintenant, une vague rumeur indiquait que le public commençait à remplir l'enceinte. Ils refermèrent la porte sur eux et laissèrent leurs yeux s'habituer à la pénombre ; prenant temps et précautions, ils se déshabillèrent mutuellement ; debout, en attendant le début du concert, ils se caressaient, ils s'embrassaient... Ils ouvraient à leurs corps le champ des plaisirs intenses et raffinés qu'ils se donnaient le plus souvent possible. Le bruit des gens et des chaises, après s'être amplifié, diminuait à mesure que l'assistance trouvait ses repères. Dans le calme qui s'installait, ils faillirent pouffer de rire en se rappelant avoir lu quelque part que le confessionnal était le « repère des cochons les plus immondes ».

L'organiste entama avec vigueur la *Toccata et fugue en ré mineur,* BWV 565, de Jean-Sébastien Bach... et des frissons parcoururent l'assistance.

Dans le réduit où ils se trouvaient, elle lui dit (comme ils l'avaient décidé depuis longtemps) : « Prends-moi d'abord comme ceci... » et, joignant le geste à la parole, écartant ses jambes, appuyant ses genoux au bord du siège, elle se pencha, soumettant l'ouverture de ses fesses à la queue qu'elle maintenait dure depuis plusieurs minutes, au milieu des baisers enflammés qu'ils avaient échangés, en attendant le début de la célèbre *toccata*. Dès la troisième mesure *(prestissimo)*, les pénétrations successives de Jean-Louis dans la vulve d'Anna s'accordèrent au déroulement de la pièce musicale ; les longues et les courtes intromissions et les arrêts subis furent respectés à la note près et amenèrent, à l'occasion, la verge sublimement lubrifiée jusqu'au plus secret du corps de l'amante. Anna aimait être prise de cette manière et la musique amplifiait toujours ses sensations. Anna et Jean-Louis attendaient depuis des lustres de voir cette pièce introductive inscrite au programme d'un concert. Dans leur repère d'amoureux, ils avaient écouté la *toccata* si souvent qu'ils la connaissaient par cœur. Au début, quand ils « pratiquaient » l'œuvre pour orgue, Anna jouissait bien avant la fin de la pièce, quelquefois même pendant les parties douces en son milieu, mais désormais elle réussit, contrôlant les effets de la queue de son Loup entre ses lèvres et dans son ventre, à se rapprocher du fantasme qu'elle s'était forgé de régler l'expression de son plaisir sur les mesures finales de l'œuvre de Bach.

La première partie de leur travail d'amour et de chair ne devait pas durer plus de soixante-dix mesures... Ils l'avaient prévu ainsi et ils surent d'instinct à quels moments changer de posture pour tirer le maximum de jouissance de l'exercice. Loup assit ses fesses au bord de la banquette et tendit ses jambes vers l'avant tandis que la Louve l'enjambait et s'empalait sur sa queue, continuant d'offrir son beau cul à son admirateur. Elle trouva rapidement comment utiliser les boiseries du confessionnal pour s'appuyer et régler le mouvement de ses hanches selon la musique. Ainsi disposée, c'était désormais à elle, qui entendait les cris de son corps et ceux de son sexe, de moduler la profondeur, l'angle et le rythme des pénétrations, d'en tirer tout le plaisir et de se diriger, de la manière la plus intense, vers un orgasme musical inoubliable, attendu depuis longtemps.

Vers la cent-trentième des cent quarante-trois mesures, la Louve commença à jouir. L'expression même de sa jouissance restait collée aux mesures de la fugue et surtout se collait aux vibrations basses qui envahissaient, depuis près de dix minutes, les pores de la pierre de l'église, les fibres du bois du confessionnal et l'épiderme de la Louve. Bientôt, le plaisir s'empara de son corps entier ; celle qui avait voulu construire sa jouissance sur un rythme et des règles particuliers, se déréglait complètement, se désarticulait sous les frissons et les tressaillements... La respiration profonde, qui venait « du ventre », soutenait des sons plus clairs qui chantaient dans la bouche vermeille de la Louve. À la dernière mesure, elle cessa de geindre, mais le plaisir continua de bouleverser ses entrailles et son corps entier. Elle s'assit brutalement sur la queue de Loup, l'enfonçant jusqu'au col. Elle arracha l'une des mains de son homme, qui la retenait par la taille, et la porta à sa bouche pour la mordre. Elle continuait de jouir... elle jouissait, elle avait mal de jouir en silence.

Vingt secondes plus tard, l'organiste entreprit une autre œuvre et les cris d'Anna, dans la pénombre du confessionnal, lui permirent d'achever son « bouillonnement d'ardeur », avant de s'effondrer pour un long moment dans les bras rassurants et tendres de son Loup.

29

Le train

« Chiche ! Tu ne vas pas me montrer tes seins et ton sexe dans le train, pendant le voyage ? »

— Bien sûr que si ! ... Tu me dis ça comme si tu ne savais pas de quoi j'étais capable... Toi aussi, tu me montreras des choses ; ce ne sera pas à sens unique, cette exposition !

— Je sais que tu en es capable, spontanément ; quand tu veux être espiègle, tu es géniale. Mais c'est bien la première fois que je te vois planifier des douceurs de cette sorte.

— Mon Loup, penses-y ! Nous serons dans un train de nuit et le voyage durera plus de six heures : il faudra se divertir. J'espère, si l'occasion se présente, que nous pourrons nous caresser... ou même faire plus.

— Mais nous serons dans un compartiment à quatre !

— Oui, mais pas nécessairement occupé pendant tout le voyage ; j'ai examiné l'itinéraire, ce n'est pas un express vraiment express ; il fait huit arrêts pendant le trajet... tout peut arriver ! Des personnes montent à bord ; d'autres quittent le train !

— Oui, ma Louve, tout peut arriver ; avec toi, vraiment tout peut arriver. De toute manière, avec toi, moi, je suis prêt à tout !

— Bon, avant de fermer nos valises, choisissons des vêtements qui nous faciliteront la vie, je veux dire la tâche... enfin, je veux dire, le plaisir !

Ils montèrent à bord à 23 h 36 et s'installèrent aussitôt dans leur compartiment ; à 23 h 44, le train se mit en marche ; à leurs côtés, personne n'était venu occuper les sièges qui demeurèrent vides. Anna sembla déçue ! Ils regardèrent filer les lumières de la ville, puis celles de la banlieue où de rares voitures, aperçues aux passages à niveau, circulaient encore en ce début de nuit, puis le noir vint complètement, le train s'engageant dans la campagne. Jean-Louis feuilletait un magazine ; Anna regardait toujours par la fenêtre où se reflétait l'éclairage du compartiment ; elle scrutait le noir ou le vide. Finalement, elle lança :

— C'est pas très drôle : nous n'avons pas de compagnons de voyage ; tu ne me parles pas ; il fait noir. Nous sommes partis depuis une heure à peine et je me sens comme si nous étions dans ce train depuis une éternité !

— Ma Louve, tu semblais plutôt rêveuse...

— Oh ! ça va ! ça va ! Je vois bien que tu préfères ton magazine...

— Mais non ! Je regardais ça en attendant que tu aies le goût de parler.

— C'est toujours ce que disent les hommes !

— Pourquoi me pousses-tu comme ça, ma Louve ? On part en vacances et, toi qui es toujours rieuse, tu te mets à bouder ; je ne comprends pas ce qui t'arrive.

— Je ne boude pas ; c'est long !

— C'est six heures ; nous le savions avant de partir. C'est toi qui n'as pas voulu que nous prenions la voiture...

— Il n'y a personne avec nous...

— ?!?

— C'est pas drôle !

Un éclair passe dans la tête de Jean-Louis ! Il comprend que sa Louve veut un public, qu'elle espère des témoins aux agaceries qu'elle manigance. Il jette un œil à sa montre, puis il sourit à sa Louve et lui dit :

— Le premier arrêt est dans vingt minutes à peine ; nous aurons certainement du monde avec nous... et tu pourras tenter de concrétiser tes envies, ma folle chérie !

❧

Sans l'avouer, Anna voulait voir entrer un homme ou, à la rigueur, un couple : elle fut déçue de voir arriver une femme élégante dans leur compartiment. Après les salutations, pressée de savoir combien de temps cette personne allait encombrer ses projets, Anna lui demanda sur-le-champ quelle était sa destination. À la réponse de la voyageuse, Anna répondit sobrement « Nous aussi ! », mais elle faillit s'étouffer.

Dans le compartiment à quatre places des premières classes, la nouvelle venue faisait mine de s'installer dans le fauteuil à côté de Jean-Louis, tandis qu'Anna lui faisait face. Elle plaça une petite valise dans le porte-bagages, après en avoir retiré un livre qu'elle déposa sur son siège. Elle mit son sac en bandoulière, se retourna vers eux et expliqua, d'un trait, qu'elle était désolée de les quitter si tôt, qu'elle n'avait pas eu le temps de prendre un vrai repas aujourd'hui, qu'elle allait de ce pas au wagon-restaurant, qu'ils pourraient tous trois converser dès son retour... et elle disparut ! Anna, qui semblait déjà avoir pris la voyageuse en grippe, dit à Jean-Louis : « Pourtant, nous ne lui avons rien demandé ! »

Le livre était resté là, page de titre face au siège. Jean-Louis dit à Anna :

— Elle a oublié son livre.

— Et puis...

— Elle va revenir le chercher... pour lire en mangeant.

— Pas nécessairement ; elle l'a sorti de son sac pour son retour.

— Je ne crois pas ; elle a suggéré que nous conversions !

— Bof !

— Je me demande ce que c'est.

— Tu n'as qu'à regarder ; ça ne va pas le casser...

Après avoir hésité encore un moment, Jean-Louis conclut que la voyageuse ne reviendrait pas chercher son livre et il décida de satisfaire sa curiosité.

— Chérie, c'est intéressant ; il y a ton prénom sur la couverture : *Anna & lui,* récit publié à Montréal, chez Québec Amérique.

Jean-Louis ouvre le livre ; il veut en lire un extrait à Anna mais s'arrête à la première phrase : aucun son ne sort de sa bouche ouverte. Anna demande :

— Qu'est-ce que tu as ?

— Euh ! C'est un peu raide à lire comme ça, à froid.

— Allez, allez !

— Bon ! Alors ouvre grand tes oreilles... et je cite : « Le sperme coulait enfin au fond de la gorge d'Anna ! »

— ... Et après ?

— C'est assez salé !

— Oui, mais c'est une réalité. Tu coules toi-même fréquemment au fond de la gorge d'Anna...

— Oui, mais je ne le raconte pas sur la place publique.

— Les écrivains, ils écrivent ce qui leur passe par la tête... Tant qu'ils assument ce qu'ils écrivent, je suppose que c'est acceptable. Si nous ne voulons pas lire le nom de l'endroit où ça coule... il suffit de fermer les yeux ! Alors, Jean-Louis ferme les yeux et laisse courir des images dans sa tête.

Ils en restent là pendant quelques minutes alors que Jean-Louis se remet à feuilleter le récit. Tout à coup, Anna questionne :

— Elle est partie depuis combien de temps ?

— Je ne sais pas, peut-être quinze-vingt minutes.

— Alors, je te le fais ! Ça me trotte dans la tête depuis que tu m'as lu la première phrase du livre. Mon Loup, j'ai le temps de te sucer et de faire couler ton sperme « au fond de la gorge d'Anna ! » avant qu'elle ne revienne. C'est probablement tout ce que nous pourrons faire pendant ce voyage, alors ne perdons pas de temps.

La cuisine étant fermée à cette heure avancée, la voyageuse, qui n'avait pu manger qu'un sandwich et boire un café, revient plus tôt que prévu vers son compartiment, longeant les couloirs silencieux d'un train en grande partie endormi. Par instinct, plus que par politesse ou par stratégie, elle abaisse délicatement la clenche, entrouvre la porte de quelques centimètres et jette un œil dans le compartiment avant d'entrer. Ce qu'elle aperçoit dans l'entrebâillement de la porte, à vrai dire, ne la surprend pas trop, mais l'intéresse beaucoup ; elle ne voudrait surtout pas interrompre un mouvement si bien rythmé ; elle ne voudrait surtout pas manquer la finale de ce ballet de queue et de bouche où, cela est rare, des mains ne viennent pas masquer la vue, où elle admire la verge puissante, droite et rose pénétrer la bouche et faire de la bouche ainsi lentement baisée une maison de plaisir. L'homme avait les yeux fermés et la tête renversée ; son bassin se soulevait à peine, juste ce qu'il fallait pour imprimer à sa queue des allers dans la bouche de la femme, dont les lèvres arrondies, serrées sur la chair de l'homme, montraient des joues creuses, aspirantes, qui complétaient le mouvement en parfaite harmonie, comme si l'un et l'autre avaient pratiqué ces gestes mille fois. Peut-être n'en étaient-ils pas très loin ? Quoi qu'il en soit, le plus beau dans cette gestuelle, le plus impressionnant, même pour la voyageuse qui en avait vu d'autres, c'était la lenteur, à la mi-chemin d'un film projeté au ralenti ou d'un ralenti qui aurait été un peu accéléré ! La gamme des sons qui accompagnaient cette belle activité affichait la même souplesse lente, la même lascivité omniprésente. Tandis que l'homme continuait de soulever son bassin avec une régularité qui montrait sa longue pratique, la femme paraissait au repos, appuyée sur les cuisses de son compagnon, les yeux fermés, concentrée ; l'action, s'il y en avait, devait se tenir à l'intérieur de sa bouche, au milieu des salives et d'autres liquides étonnants qui, sous les impulsions d'une langue experte, frôlait l'exploit. En outre, les effets de succion, dont la réalité creusait les joues, ne devaient pas être étrangers aux bruits de bouches et de gorges, et aux autres signes de contentement qui émanaient d'eux pendant qu'ainsi ils se trouvaient en intime connexion. Le mouvement se poursuivait ; il aurait tout aussi bien pu se poursuivre pendant des heures tant les acteurs semblaient incapables de poser un seul geste d'une certaine ampleur ; seule la main gauche de la femme, qui gardait les couilles au chaud, alternait, de temps en temps, entre caresses et pressions.

La voyageuse avait les grandes lèvres gonflées, le sexe coulant et la gorge sèche, mais se refusait à quelque geste que ce soit, à quelque bruit, qui ferait sans doute cesser le spectacle intense dont elle était la bénéficiaire privilégiée. Elle savait, elle devinait surtout, à certains signes légers, que la sève qui montait en poussées discontinues allait bientôt changer de corps. Elle a cru percevoir, dans l'arrêt subit du mouvement des hanches en position avancée, en direction des profondeurs de la bouche, le signe attendu de l'aboutissement de cet exercice d'une rare sensualité, elle pense, même, d'une grave beauté... Les acteurs de cette scène délirante semblaient prendre plaisir à retarder le moment où la satisfaisante injection de liqueur séminale se produirait, comme si le plein de la queue ne devait jamais être atteint ou comme si la mécanique retenant l'ouverture de la vanne n'était pas assez lubrifiée !

Le mouvement reprenait, quelques secondes plus tard, avec une légère accélération dans sa lenteur. La respiration de l'homme était marquée par des inspirations plus longues, dont il semblait vouloir retenir l'air de force, inspirations qui amenaient des vagues irrégulières de sons et de mouvements et produisaient une accélération du rythme cardiaque, tous effets perceptibles et signes avant-coureurs de débordement.

La curiosité de la voyageuse et les ondes sexuelles qui parcouraient son corps atteignaient un comble ; elle faisait des efforts prodigieux pour ne pas caresser violemment son sexe au travers de ses vêtements, ni frotter son pubis contre la paroi ou la portière, ni exhaler le moindre soupir ; elle ne pouvait pas fermer ses yeux. Sous aucun prétexte et d'aucune manière elle ne voulait dénoncer involontairement sa présence. Mais elle savait qu'elle allait bientôt pouvoir se laisser aller elle aussi à son plaisir car, devant ses yeux, le corps de l'homme ne semblait plus maîtriser ses sensations ni être capable de maintenir lui-même sa position dans la bouche de la femme ; des mouvements erratiques retiraient la queue des lèvres alors qu'elle voulait au contraire aller porter sa sève à l'orée de la gorge. La femme exerçait une constante vigilance et rattrapait la verge folle qui se sauvait. Maîtresse de l'événement qui allait survenir, elle retenait la queue avec autorité et la plongeait au fond de sa bouche, frottant le gland à ses parois musclées. Elle ne voulait pas avoir prodigué ses gestes d'amour ni exercé en vain son habileté pour laisser échapper, à la dernière seconde, la nourriture annoncée. Elle n'entendait pas perdre une goutte du sperme de l'homme qu'elle pompait avec ferveur. Pour que son désir soit satisfait, elle exigeait que le résultat liquide de la jouissance, une coulée onctueuse sur sa langue et enduisant sa gorge, lui soit donné...

Elle pensait aussi que la queue dans sa bouche allait servir à l'homme de cordon ombilical, que cette connexion allait permettre de le ranimer après sa « petite mort », mieux, sa « merveilleuse agonie ». Elle sait que l'abandon de l'homme sera total, que pas une fibre de son corps ne sera épargnée quand il renoncera à la conscience, quand cet homme tout en son pouvoir lui fera un don. Alors, en plus graves, des sons viendront d'ailleurs, d'un lointain aussi mystérieux que celui du chant des baleines ; ils tendront son ventre et s'y amplifieront. Une plainte moite viendra de la souffrance de ses muscles tétanisés ; une cacophonie sortira de ses mains ; un *katajaq* (chant de gorge) confus, essoufflé, sera projeté en même temps que retenu. Le conducteur de la locomotive lui-même percevra la jouissance de cet homme et, dans le tintamarre, sa capitulation...

La voyageuse ressentait, dans ses joues, la présence d'un gland enflé et l'écoulement de sperme qui se répandaient, en réalité, sur la langue et dans la gorge de l'autre femme. Au cours des dernières minutes, pour éviter de crier, elle avait fermé hermétiquement ses lèvres et la salive s'accumulait dans sa bouche. Elle respirait profondément, de manière discontinue, au rythme des pressions qu'elle se résolvait à exercer irrégulièrement sur son sexe et qui la mèneraient bientôt au bord de son propre précipice. Elle voyait que le sperme ne coulait plus ; elle entendait que le chant terrible de la jouissance durait mais s'achevait ; elle ressentait dans la sienne la queue haletante toujours cajolée dans l'autre bouche, qui continuait de jouir pendant l'atténuation des derniers spasmes et l'effet des dernières aspirations ; elle remarquait, écrits avec des flammes et enveloppant le couple, des mots qui exprimaient leur unité et leur sentiment indissolubles.

Dans l'entrebâillement de la portière, la passagère glissa dans l'inconscience en râlant de plaisir. L'attente de jouissance lui avait demandé un tel effort qu'elle en avait perdu ses moyens. Tandis que ses jambes demeuraient dans le couloir, le haut de son corps s'étendait à l'intérieur du compartiment. Après un moment de confusion, dû aussi bien à leur demi-nudité qu'à l'effondrement de la voyageuse à leur pieds, Anna et son Loup se mirent en frais de tirer la passagère dans leur compartiment et de l'asseoir du mieux qu'ils le purent dans son fauteuil. Elle était d'autant plus lourde qu'elle se laissait faire. L'effort déployé par Jean-Louis et sa Louve les amena à tenir de très près le corps de la voyageuse, à respirer pleinement les effluves capiteux de sa chair, à prendre son torse à plein bras, à frôler ses seins, à soulever ses fesses... toutes manœuvres effectuées dans un espace réduit. La passagère évanouie n'avait perdu conscience que quelques instants ; elle savait bien qui elle était et ce qui s'était produit ; ses mains, pressées l'une contre l'autre entre ses cuisses, parlaient pour elle. Ils crurent qu'elle maintenait volontairement son état alangui pour garder leur attention.

Quelques minutes seulement s'étaient écoulées. Dans sa chemise ouverte, les petits seins d'Anna éclairaient ; dans la lumière tamisée du compartiment, le sexe à demi-bandé de Jean-Louis tombait entre ses jambes... comme si, tout en s'occupant de la passagère, l'un et l'autre n'avaient pas tenu compte de sa présence. Anna lui demanda, en la regardant dans les yeux :

— Ça va mieux maintenant ?

— S'il vous plaît, baisez-moi ! Faites-moi tout ! Faites-moi jouir ! S'il vous plaît, demanda la tierce passagère.

Mais n'obtient pas assurément qui veut !

30

Chez la manucure

Elle venait à peine de plonger ses doigts dans les ouvertures de ces espèces d'éponges chauffées, qu'elle se mettait à parler et racontait, pendant que l'acrylique de ses « vieux » ongles fondait, les faits divers de la dernière quinzaine : les sottises des enfants, la température aux fluctuations erratiques, la coiffure de la voisine, le nettoyage de la piscine, les courses du samedi matin, les propos incohérents de la belle-sœur, l'aménagement du jardin... toutes choses de peu d'importance mais qui paraissaient prendre une place démesurée dans la vie.

Anna fréquentait la même manucure depuis des années. Entre elles, ce babillage rétablissait chaque fois un niveau élevé de complicité. « Ce n'est pas comme avec Nancy », dit la manucure, insinuant par là qu'elle n'était pas très fidèle et ne fréquentait pas son échoppe assidûment. Leurs propos prenaient quelquefois le ton de la confidence et, dans ces moments-là, invariablement, leurs relations avec les hommes étaient le principal objet de leurs attentions. Malgré le caractère privé, quelquefois très-très personnel des événements relatés, les mots qu'elles utilisaient, au demeurant sans y penser (je dis tout, mais je n'identifie rien), se présentaient de manière neutre. La manucure ne connaissait pas le prénom (ni le nom de famille) du conjoint (dans les faits), par exemple, pas plus que celui de l'amant, dont il était le plus souvent question. Après qu'Anna se soit lavé les mains pour enlever les résidus du produit décapant et donné ses indications et préférences (longueur, rondeur, texture, couleur...), les femmes poursuivaient, telles des automates, le déroulement de leurs confidences. Ce qui déclenchait irrésistiblement semblable flot de paroles, dans un contexte aussi banal, était l'un des mystères de la nature. Comment un coiffeur ou une manucure pouvaient-ils arriver à provoquer la révélation d'autant de secrets qui demeureraient, par ailleurs, inaccessibles à des amis chers ou à des parents ?

Sur les ongles mous, que l'élimination des couches de laque précédentes a rendu fragiles, la spécialiste prépare la cornée avant de reconstruire de nouveaux ongles à Anna. Elle taille les envies, repousse les cuticules, nettoie la surface et la partie libre en dessous en utilisant coupe-ongle, limes, bâtonnets en bois taillés à angles, ciseau et autres instruments de l'onglier. Mais la manucure est aussi une spécialiste de l'âme. Elle sait attirer et entretenir les confidences les plus graves comme les plus émouvantes. Elle peut même rendre des services inhabituels qui lui conféreront par la suite un accès à des renseignements d'une grande importance ! Par exemple, un jour où elle devait rendre visite à son amant, la voiture d'Anna tomba en panne dès le moment où elle voulut quitter le stationnement du salon. Anna se souvient que sa manucure lui prêta alors sa voiture pour qu'elle ne manque pas un rendez-vous avec son homme... Évidemment, la personne sera bien payée en retour, puisqu'Anna lui racontera presque tout !

— Oh ! continuez, dit la manucure, c'est très excitant !

L'atelier de la manucure est installé derrière un paravent qui sépare son espace du salon de coiffure et donne l'impression d'une certaine intimité. Tout de même :

— Approchez-vous, insiste Anna. Je ne veux pas vous dire ça trop fort. (Un temps.) Il m'a dit : « Ma Louve, nous allons essayer la position du lotus. »

La manucure jette à Anna un regard oblique... et tendre.

— « Ma Louve » ! Il vous appelle comme ça ? C'est beau ! Mais le lotus, qu'est ce que c'est ? demande la manucure. Une fleur, non ?

— C'est comme une fleur, parce qu'on s'installe l'un dans l'autre comme des pétales ; je ne sais pas si les fleurs ressentent quelque chose, mais je parierais que c'est mieux que pour les fleurs... Imaginez-vous, il est assis... et je m'installe... nous nous caressons de très près... il me pénètre... et nous ne bougeons plus... presque plus...

— Ahh !

❧

Pendant que les confidences se poursuivent, la manucure, tout en ne perdant pas une virgule des propos de sa cliente, applique, par superposition, des couches de résine incolore, les plus fines possibles, à l'odeur âcre, puis elle plonge un à un l'extrémité des doigts dans une poudre blanche qui permettra de simuler la partie libre des ongles naturels, cachée par toutes ces manigances.

— Nous nous sentions comme irradiés, continue Anna !

En séchant, les enduits durcissent ; la manucure taille et lime au-dessus d'une grille, pour donner forme à de véritables sculptures faites à la main pour chacun des doigts d'Anna ; puis elle entreprend d'user les imperfections par un polissage intensif, à l'aide de pinceaux, de blocs de mousse dense et de houppettes diverses, avant l'application d'une dernière couche protectrice ; la spécialiste arrive à la fin du traitement à donner aux ongles d'Anna un aspect rose et ivoire, à la fois naturel et translucide.

— Il faut avoir du temps devant soi, dit la manucure.

— En nous baisant de cette manière, nous ne voyons pas le temps passer, répond Anna. Vous savez, le plus extraordinaire, c'est la persistance des sensations et, puisqu'elles persistent, elles s'ajoutent les unes aux autres...

— C'est terminé !

— Comment ? Terminé ? (...) Ah ! les ongles ! J'ai cru un instant que vous ne vouliez pas connaître la suite.

31

Sur le mont Royal

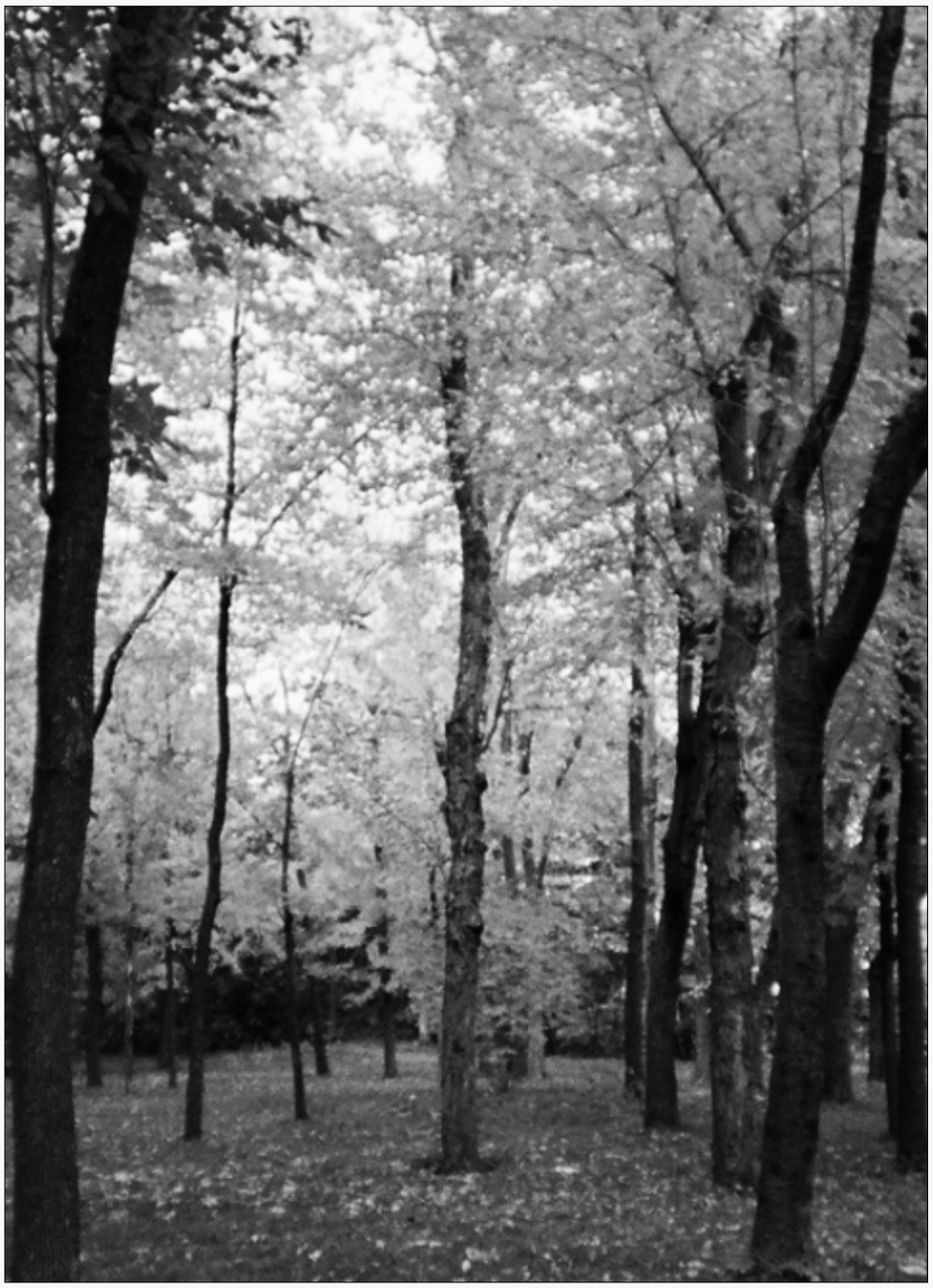
Tout ce qui existe est le fruit
du hasard et de la nécessité.
Théodore Monod

Depuis des années, la plupart des rendez-vous des amoureux, à l'extérieur de leur intime cachette du Plateau Mont-Royal, comportaient des scènes d'amour qui survenaient, tels des événements fortuits, qui pimentaient leurs journées et qui, plus tard, meubleraient leurs souvenirs. Bien qu'ils ne planifiaient jamais ces moments de plaisirs, leurs envies et le hasard semblaient se conjuger pour les y mener et en assurer l'intensité et la fréquence.

S'ils ne provoquaient pas les événements, ils demeuraient pourtant attentifs à toutes les situations qui leur permettraient d'en profiter. Comme le sourcier, ils avaient une sorte de baguette magique qui les orientait et les confortait dans leurs intuitions et leurs intentions.

❧

Assis à califourchon sur un banc de pierre, dans le grand parc de la montagne, ils s'embrassent, depuis plusieurs minutes, comme des amoureux doivent s'embrasser. Le délice de leurs langues et de leurs lèvres, qui les lient étroitement, toujours les transporte. L'un en face de l'autre, ils ont rapproché leurs corps ; Anna, qui s'était fait un siège de la couverture repliée qu'ils avaient apportée pour pique-niquer, se trouvait légèrement plus haut ; elle a superposé ses cuisses à celles de Jean-Louis, ses jambes entourent la taille de son Loup et ses talons s'accrochent à ses hanches.



C'est une belle journée d'automne... et la Louve, délicieusement effrontée, cherche de la chair brûlante dans le pantalon de son grand Loup ; elle va trouver et soupeser une verge à demi allongée, à demi ferme, qu'elle va entreprendre de modifier. Dans les mains lestes d'Anna, pendant que l'astre du jour les réchauffe, la queue se transforme vite en phallus. Les amants continuent de s'embrasser, mais la Louve interrompt à l'occasion leurs baisers pour vérifier, dans les yeux de son Loup, l'effet de ses mains sur sa queue. Rassurée, elle poursuit, d'une main, avec la régularité d'un métronome, des pressions et des glissements qui ne laissent aucun répit et, de l'autre, à pleine paume ou du bout des doigts, alternativement, caresse ou chatouille, ou emmitoufle ou soulève, l'enveloppe des couilles.

De temps en temps, elle dit à son Loup : « Reste calme, il y a un passant. » Elle surveille les environs, mais elle sait bien que d'éventuels promeneurs n'y verraient que du feu, puisque leurs manteaux ouverts font une tente autour d'eux. Alors, elle l'agace, faisant monter la tension, laissant croire qu'ils n'iront pas jusqu'au bout de ces terribles caresses. Elle aime le provoquer. Elle lui demande : « N'as-tu pas vu le bel oiseau à tête rouge... » et, quand il lui fait signe qu'il n'en est rien, elle sourit et ajoute : « Mon Loup, il vole entre tes jambes. »

Anna est une spécialiste de la jouissance de Jean-Louis. Elle connaît les détails de son plaisir : elle sait comment il vient ; elle en connaît les signes avant-coureurs ; elle sait aussi comment le transformer en souffrance ! Elle est très forte au jeu de la retenue ; il lui arrive de réussir, quand elle en décèle les signes au bon moment, à en contrôler les écoulements. Elle donne un orgasme à son Loup sans le faire couler, comme si elle se faisait des réserves de la semence de son homme pour un prochain coup. Aujourd'hui, neuvième jour du mois d'octobre, Anna, l'amoureuse de Jean-

Louis et la Louve, l'amante de Loup, conjuguent leur amour et leurs caresses pour que le plaisir et la jouissance de l'homme s'expriment complètement. La Louve sent dans ses doigts les pulsations du sang et les battements du cœur. Elle sait dans combien de secondes il va éjaculer, dans le grand parc au milieu de la ville, sur un banc de pierre au milieu des arbres, les yeux humides regardant, au loin, l'étang...

Anna, qui avait remis ses pieds par terre depuis un bon moment, éloigne son corps de celui de son Loup pour mieux se pencher. Elle fait passer le gland turgescent entre ses lèvres, au milieu d'une belle réserve de salive qu'elle laisse couler lentement le long de la queue ; elle se penche de plus en plus en engouffrant tout ce qu'elle peut du phallus, tandis que des jets de feu enduisent sa gorge, inondent sa langue et qu'elle déguste la crème séminale et qu'elle aspire tout ce qu'elle peut qui vient de la petite bouche... Avant même que ne soit lancé le sperme du Loup dans l'espace dévorant de la Louve, des sons de plaisir émanaient de Jean-Louis. Il parlait fort – s'il est décent de le dire de cette manière – et il disait, en plein air, l'intensité des manipulations excentriques dont il avait été l'objet, et les fortes sensations et la jouissance puissante qui le transformaient. Si personne ne pouvait savoir quelle langue parlait la tête d'Anna cachée dans le manteau de Jean-Louis, la musique de ce dernier ne passait pas inaperçue. Une dame, qui promenait son chien, s'est arrêtée pour l'écouter, admirant sa tête extasiée, mais ne semblait pas vouloir remarquer l'activité de la Louve. Cette dernière prenait tout son temps pour se rassasier ; elle continuait doucement de sucer la queue encore grosse ; elle maintenait impérativement le gland entre ses lèvres et le caressait d'un mouvement précis de sa langue ; à intervalles, ses joues se creusaient, indiquant que la Louve tentait d'aspirer une goutte, peut-être, de celles qui avaient coulé.

❧

Plus tard, au cours de l'après-midi, au cœur des couleurs de l'automne, Anna et Jean-Louis marchaient entre les arbres centenaires. Pas un mot ne sortit de la bouche de Loup ; malgré le temps qui passait, il demeurait dans l'état second où il avait été poussé. Dans sa béatitude, il savait que son seul chant avait suffit pour remercier Anna du cadeau d'anniversaire qu'elle venait de lui faire.

32

Dans le cabanon, au fond du jardin

Anna regarde par la fenêtre de sa cuisine, comme elle le fait sans y penser chaque fois qu'elle passe devant. Elle contemple l'ensemble de son jardin, puis ses arbustes, qu'elle est heureuse de voir s'épanouir... mais elle jette surtout un œil protecteur à ses hortensias d'un blanc immaculé (*Hydrangea arborescens* « Annabelle »), sur lesquels elle avait jeté son dévolu quand elle en avait remarqué le nom de la variété et qu'elle avait su qu'ils provenaient de la petite ville d'Anna, dans l'Illinois, aux États-Unis. Elle en apprécie en particulier l'inflorescence, qui se prolonge jusqu'à la fin de septembre.

Anna est sensible aux reflets de la lumière du Soleil qui se tamisent dans les arbres. Au fond de la cour, cette lumière indirecte éclaire inhabituellement le cabanon, un peu délabré, qui montre quelques carreaux cassés, et dont la peinture réclame d'être rafraîchie. La porte, qui n'est pas en meilleur état, semble battre doucement. Les enfants l'auront mal fermée, pense Anna, qui ne voulait pas que des bestioles y élisent domicile. Sans plus s'en faire, elle va sortir pour refermer la porte quand il lui semble déceler par là une certaine animation, qu'elle aperçoit un couple qu'elle croit être des adolescents... et qu'elle constate, à leurs gestes, qu'ils pratiquent des activités ludiques !

Que font-ils là ? se dit-elle. Elle pense leur suggérer d'aller jouer ailleurs, mais sa curiosité l'emporte... Bientôt, elle se souvient de sa jeunesse et des efforts d'imagination auxquels le beau Michel et elle devaient consentir pour réussir à explorer leurs corps et à se faire des câlins. Il lui passe par la tête qu'arriver à satisfaire ses désirs et ses curiosités sexuelles est aussi compliqué aujourd'hui qu'à l'époque de son adolescence.

❧

Anna n'apercevait que le haut des corps, que les torses collés l'un à l'autre ; elle voyait les mains qui se déplaçaient en effleurant les chairs, dans l'ouverture des chemises, puis elle aperçut la poitrine abondante de l'adolescente, qui lui sembla mal caressée par son amoureux du moment... mais, qu'importe : ils se frottaient, ils se pressaient, ils faisaient leurs découvertes. À voir ce qu'elle voyait, Anna aurait entendu, si elle avait été à leurs côtés, leurs respirations oppressées mais, fort probablement, aucun autre son... Sachant ce qu'elle savait, se représentant ce qu'elle ne pouvait observer, Anna en vint à s'exciter assez pour placer une main au milieu de son corps et laisser son index et son majeur, selon les effets espérés, travailler à l'élaboration de son plaisir ; à mesure que passent les minutes, elle se tend un peu, comme l'adolescente se raidit sous ses yeux, qui a la tête renversée, qui cherche à tirer le plus de sensations possibles des attouchements complaisants de son compagnon. Au moment où retentit la sonnerie d'appel de l'école, l'adolescente bande ses muscles et semble parvenir à un frisson réel. Anna, non pas !

Une certaine agitation anime le cabanon. L'adolescente rajuste ses vêtements, jette un œil rapide à l'extérieur de la cachette et part, seule, en direction de l'école. Anna ne voit pas la suite, mais elle la devine ; mieux, elle l'invente. L'amoureux a dû s'adosser au mur pour se masturber. Tout ça va trop vite pour Anna ! Elle sait qu'elle manque d'audace ! Anna aurait voulu prendre en charge la jeune queue qui s'ébattait si près d'elle ou, au moins, jouir du spectacle qu'elle donnait...

❧

Anna rejoint Jean-Louis au téléphone et lui raconte l'événement d'un trait, sans arrêter de se caresser ; elle ajoute des détails salés qui n'ont pas existé, puis elle jouit comme elle aime jouir, les oreilles de son Loup appréciant la qualité de son plaisir.

33

Soirée dansante

À l'oreille de son amoureux, Anna chuchote : « Mon Loup, cette maison m'excite, je ne sais trop pourquoi... Ce n'est pourtant pas le décor ! J'aimerais te faire une belle pipe, te faire juter dans ma bouche... » Au son d'une musique lancinante, suivant les modulations d'un obsédant saxophone, une douzaine de personnes dansaient « collées » ou bavardaient dans la pénombre étudiée. Cette soirée rétro ne correspondait évidemment en rien aux « fêtes » organisées de nos jours où il faut se démonter la colonne vertébrale et s'arracher les yeux pour avoir l'impression d'une soirée pas trop ennuyeuse. Anna ajoute :

— C'est la première fois que nous venons ensemble chez Juliette et Roméo et j'aimerais « essayer » leur maison avec toi. Allons dans la salle de bain !

— Nous allons nous faire remarquer, dit Jean-Louis.

— Peu importe, nous deux nous passons déjà pour des extravagants... Alors, un peu plus, un peu moins ! Parfois, j'ai l'impression que nous ne sommes invités que pour cette raison, pour que nous animions la soirée par nos seules attitudes ! Que nous réveillions la foule endormie par nos gestes ou nos déclarations !

Anna se dirige vers la salle de bains où son Loup la rejoindra dans quelques minutes. Il frappe à la porte : « Oui ! » Il reconnaît la voix de sa Louve. « C'est moi. » « Un instant, je t'ouvre. » Jean-Louis entre, n'ouvrant qu'à demi et aussitôt refermant la porte derrière lui, y appuyant son dos : il a l'impression d'avoir été prudent, mais il a oublié de re-verrouiller.

Pour être plus à l'aise, Anna avait enlevé son chemisier. Elle appuie sa poitrine nue sur celle de son Loup. Ils s'embrassent avec passion, mais la Louve a une idée fixe. Pendant que leurs bouches continuent de se parler, ses mains s'affairent à détacher la ceinture, à baisser la fermeture éclair et à faire tomber le pantalon ; au travers de la culotte, elle tâte la bourse et mesure attentivement les dimensions que la queue de son amoureux atteindra dans sa longueur et dans sa circonférence avant qu'elle ne l'engouffre avidement. Maintenant, elle s'accroupit. Elle baisse la culotte d'un trait et la verge durcie la regarde dans les yeux... mais pas pour longtemps. Anna s'agrippe d'une main à la barre de chair et de l'autre, doucement, soupèse la fortune de son Loup. Elle mêle sa salive à la lubrification naturelle de la queue et commence à la masturber comme une spécialiste, puis elle place la queue de plus en plus souvent dans sa bouche pour s'assurer que les mouvements de ses mains glisseront, tels ceux d'un bel engrenage dont les formes sont faites pour se mêler ; après, elle mesure la distance parcourue par ses mains et décide qu'il est temps de garder entre ses lèvres, sans discontinuer, la queue que ses manipulations ont fait grossir. Le gland ne ressort plus de la bouche de la Louve, qui enfonce le membre tendu, progressivement, de plus en plus loin...

C'est à cet instant, en coup de vent, que L., l'amie d'Anna, entre, sans crier gare. Jean-Louis a un petit mouvement de recul et la verge sort de sa cachette... tandis que les yeux de l'intruse s'y fixent. La bouche de la Louve étant libre, Anna ordonne, à l'adresse de son amie, sans même prendre le temps de respirer :

« Ne dit pas ‹ mais ›, ‹ barre › la porte et viens à côté de moi. » Quand L. s'est rapprochée, fixant toujours la queue que la main de la Louve malaxe, Anna la regarde au fond des yeux et ajoute, exaltée : « Toi et moi, nous allons faire un gros plaisir à mon grand Loup ; je suis sûre que tu vas aimer ça... Goûte ! »

34

Là aussi

Une séance de photographie

Loup détachait lentement les boutons de la blouse de sa Louve, doucement, en s'arrêtant à tout instant pour lui caresser les hanches ou pour humecter sa bouche et la sienne... C'était la troisième ou la quatrième fois qu'ils essayaient d'organiser cette séance de photographie ; chaque fois, en commençant à se déshabiller, ils n'avaient pas résisté aux tentations de leurs corps et à leur désir, à vrai dire irrésistibles et permanents, et s'étaient retrouvés au lit, ou sur une table, ou debout dans le couloir collés l'un à l'autre, « coincés » l'un dans l'autre par les murs, jouissant d'escalader leurs corps, recommençant de diverses manières, partant du sol ou bien s'arc-boutant... comme cela leur arrivait souvent quand Anna retrouvait Jean-Louis dans leur refuge.

L'exigence de la Louve qui voulait que son Loup soit aussi nu qu'elle pendant qu'il la photographiait ne facilitait pas le travail de prise de vue. Assise sur un tabouret devant le mur sombre de la salle de télévision, dont ils avaient retiré tous les meubles, Anna s'émoustillait de la queue gonflée, qui avait doublé de taille, mais qui n'était pas encore haute et raide ; la Louve souriait de voir ballotter l'« objet » de manière erratique pendant que Jean-Louis montait les trépieds ou, pour éviter les ombres gênantes, ajustait l'éclairage. De plus, elle salivait, car elle apercevait les gouttelettes filantes que le gland de Loup laissait couler. Le fluide lubrifiant la rendait dingue ! Elle savait aussi que la seule chaleur de ses mains – ou leur fraîcheur, selon les jours – suffisait à faire durcir la queue de Loup et à inverser la direction dans laquelle elle pointait, qu'elle n'avait qu'à la remuer un peu pour que Loup, qui tentait de demeurer sérieux mais dont les sens étaient à vif, ne voie et ne sente sa queue couler dans les mains de sa Louve... qui, peut-être, avant de sucer ses doigts – c'est une question de caprice ou d'envie – pourra étaler le sperme translucide de son homme sur sa peau, sur son ventre, mais surtout sur ses seins, lui permettant de garder avec elle toute la journée l'odeur enivrante de la liqueur séminale qui, asséchée, parfumerait alors sa chair. Elle voudra, plus tard, que son Loup lave longuement ses seins et son ventre avec sa langue et retrouve le goût salé de sa propre semence et s'en grise.

❧

Comme tous les corps, celui d'Anna n'était pas sans défaut mais ses aspérités et ses disproportions, si fines fussent-elles, fascinaient Jean-Louis et l'émouvaient sans mesure. Ses imperfections attiraient la bouche, attiraient les mains, quelquefois même attiraient des larmes dans le regard d'un Loup rompu par sa passion.

De cette chair, de la délicatesse des membres d'Anna, montaient des appels auxquels les sens de Jean-Louis ne pouvaient pas résister. Des courbes et des formes invitaient l'amoureux à saisir des écoulements d'images, malgré les cris des pores appelant aux caresses. Une lutte s'était engagée entre le corps, qui se languissait des mains, et les yeux qui le prenaient, se l'accaparaient, avec leur petite machine. Dans la chaleur de l'événement, dans celle des réflecteurs, dans la terrible chaleur des corps nus, dans celle de leurs exercices et de leurs attentions, monte, pendant ce temps, une fièvre que l'impatience décuple.

Jean-Louis tentait de saisir les appels que seul peut-être il voyait courir dans les reflets de la peau d'Anna. Il voulait soutenir sa mémoire, dans le cas où elle flancherait – puisque, assurément, elle flanchera. Il connaît la difficulté de se remémorer, parmi d'autres, le détail des émotions qui transforment les corps nus en sensations nues, qui se détachent de leurs nœuds physiques, qui voguent dans l'espace indéfini de la commémoration ; il voulait perdre le moins possible des effets qui parcourent les corps avant qu'ils ne chavirent, quand ils se mettent en état de vulnérabilité complète, juste avant la transe.

Aussi, fasciné par ce qu'il estime être de la fragilité ou bien mû par un irrésistible désir de protéger son amante, il n'en revient pas de trouver, dans ce corps si tendre, tant de force et d'ardeur, et tant d'emportement.

Par une folle impossibilité, s'il revoyait sans effort, dans leurs détails les plus absurdes, des images d'Anna renversée pendant qu'elle jouit ; ou s'il revivait, à l'identique, le parcours de chacune des sensations qui l'ont bouleversé devant les vêtements de l'amante emportés un à un ; si, pendant le bonheur du bain, il se remémorait, dans ses infimes qualités, la lumière qui émanait du sexe dénudé de l'amoureuse... il penserait rêver ou être victime d'une hallucination. Il ne percevrait, dans la matérialité même des odeurs de la femme, celle qu'il tient dans ses bras, qu'une illusion emportée par sa foi amoureuse.

Jean-Louis dépose son appareil photo et dirige les réflecteurs dans la direction opposée à celle d'Anna. Il boit une rasade d'eau fraîche avant de tendre la bouteille à sa Douceur. Pendant qu'elle boit à son tour, toujours assise sur le tabouret, il s'agenouille devant ses jambes ouvertes ; plein de désir, il admire sa vulve humide et commence à la lécher.

36

Dans le blanc

Sur le mur de ma chambre, quelle ombre dessine [...] la fantasmagorique projection de sa silhouette racornie ?
LAUTRÉAMONT

Démons rouges et charbons, cornus et fourchus, comme ils apparaissaient jadis dans la fantasmagorie enfantine, sauraient peut-être dire, à force de rires et de gesticulations, d'où viennent les fantasmes, ces évocations folles ou terribles, dont les entraînements, tels des rêves, font vibrer les esprits.

Le « vieux » mot « phantasme » faisait « illusion » au XIIe siècle et jouait aux « fantômes » deux cents ans plus tard. Le phantasme du fantôme, ou l'inverse, a persisté jusqu'à ce que la médecine, vers 1836, lui retire son plaisir et ses frissons et le transforme en une « perception pathologique ». Plus tard, outrage ultime et dernière misère, des coups terribles furent assénés au phantasme dès les balbutiements de la psychanalyse, en 1891, alors que cette mangeuse de paroles, cette usine à mots inventés, ne lui vole son élément grec, sa racine latine et son sens, et ne répande un frauduleux « fantasme » et ne l'allume comme s'il s'agissait d'une traînée de poudre. Depuis, les flammèches font comme des volettements.

❧

Une table étroite, qui semblait matelassée, occupait le milieu d'un espace aux proportions harmonisées avec la pièce de mobilier, plus haute que la normale. La table, recouverte de draps blancs qui tombaient jusqu'au sol, était trop courte pour le corps d'Anna. Elle se trouvait là après que Jean-Louis l'eut soulevée et l'y eut déposée. Étendue sur le dos, installée comme elle l'était dans son immobilité, elle semblait exposée telle une idole : les membres doucement écartés, la chevelure enveloppée dans un turban d'une vive blancheur, les sourcils épilés, réduits à leur plus simple expression, les yeux fermés, le visage à peine maquillé d'un fard naturel – qui neutralise les traits plutôt que de les mettre en valeur – excepté sa bouche vermillon, qui contraste, la poitrine si petite dans cette position, les aisselles libres, le ventre plat, les hanches en évidence, les jambes à la chair douce et lisse, les pieds roses qui dépassent de la table, comme la tête, renversée un peu, appuyée sur la coiffure, déborde, à l'autre extrémité et, surtout, dégage son cou... Sans la vulve exposée, en son milieu stratégique, dépourvue d'attributs pileux, à l'exception d'une ligne, Anna aurait pu sembler asexuée, si ce n'était de l'ouverture de ses jambes qui faisait bâiller son sexe.

Comme dans un rêve ou dans un film, l'éclairage diffus et translucide du lieu, tout aussi blanc que les murs et les draps, semblait invisible... la seule couleur dans cet espace était la chair d'Anna, et les seuls mouvements ceux de Jean-Louis qui s'affairait autour d'elle. Sur un chariot qu'il poussait en la contournant se trouvaient des parfums dans des flacons ouvragés. Avec des tampons de coton qu'il changeait chaque fois qu'il renversait une autre substance aromatique, il répandait les fragrances les plus folles à la limite de la coiffure d'Anna, à ses aisselles, dans son cou tendu, à la commissure de ses lèvres, sur ses seins ; il dessinait ses cuisses, il évitait de la chatouiller en humectant ses pieds... provoquant une cacophonie d'odeurs un peu écœurante... Dans cette pièce insituable, aux formes insaisissables, la ventilation, par bonheur, supprimait les arômes superflus. C'est ainsi que Jean-Louis acheva son travail en répandant les subtils effluves de l'*ombre dans l'eau* sur le ventre d'Anna et sur son pubis. Puis, poussant sa table roulante, il quitta le lieu par une porte dérobée.

❧

Anna est seule ; elle sait que des personnes, qui suivent un rituel sévère, s'approcheront d'elle pour capter les odeurs qui imprègnent son corps. Elle pourra les regarder et elle les reconnaîtra peut-être, malgré les djellabas blanches qui vont les couvrir des pieds à la tête et vont entourer leur face. Elle pourra les dévisager, mais elle choisira de garder les yeux fermés et de concentrer toute son attention sur les respirations et les frôlements nombreux dont elle sera l'objet. Ainsi, pendant qu'elle sera flairée, tandis qu'elle sera humée, elle tentera de percevoir des sensations inédites qui, jusqu'à maintenant, lui sont demeurées inconnues ; elle cherchera à concilier le frisson que lui procure sa nudité – son exposition à des regards étrangers et le déplacement des souffles sur sa peau – à l'importance des inspirations, voire des reniflements qui, simultanément, s'empareront de son corps. Elle voudra aussi mesurer les millimètres qui sépareront son épiderme de la peau de celui (ou de « celle ») qui recherchera ses odeurs et elle profitera des ondes sensuelles qui passeront immanquablement d'une peau à l'autre. Dans ce processus sophistiqué et décadent, Anna s'amusera à conjuguer ce qui lui plaît aux délices olfactifs de ceux qui placeront leurs nez et leurs bouches si près, par exemple, de sa bouche ou de ses grandes lèvres.

❧

Éloignant davantage ses bras de son corps, elle dégage ses aisselles et laisse doucement glisser ses membres de chaque côté de la table. Ainsi, à mesure qu'ils cheminent autour d'Anna, les robes de ceux qui sentent la frôlent en permanence. Elle constate alors, sans vraiment de surprise mais avec un plaisir certain, que la plupart de ses zélateurs ont le sexe bandé. Elle perçoit sans difficulté les élancements des « senteurs », pendant que ceux-ci l'effleurent avec une grave insistance. L'évocation soutenue de ces sensations rend brillantes les lèvres d'Anna et stimule celle qui a toujours la vulve délicieusement humide. Quand un dégustateur ne présente pas d'appendice érigé, elle en conclut qu'il s'agit d'une dégustatrice et elle cherche à percevoir une différence dans la fraîcheur ou la tendresse des gestes, ou dans l'invention de l'approche.

Le mouvement diminue autour d'elle, puis Anna se retrouve à nouveau seule au milieu de la pièce blanche ; la voix de Jean-Louis lui parvient :

— Ils m'ont fait comprendre qu'ils avaient été heureux de ton exposition et de la manière dont ta chair développait les parfums et bien d'autres odeurs...

— Sont-ils partis ? demande Anna.

Jean-Louis est tout près de sa Louve et il lui caresse les seins ; il effleure les mamelons toujours durcis. Anna garde les yeux fermés, comme si elle ne voulait pas revenir dans le monde blanc.

— Non ! Ils sont dans la pièce voisine ; ils se respirent mutuellement, cherchant sans doute à mélanger leurs perceptions. Peut-être font-ils aussi autre chose, car j'ai perçu des mouvements dans leurs robes, malgré l'ampleur des tissus. Là, comme ils sont, ils demeurent silencieux.

— Ils sont silencieux, mais pas audacieux, déclare Anna. Peuvent-ils revenir ?

— Je peux exiger qu'ils reviennent dans la pièce blanche et qu'ils reprennent le cérémonial...

— Ils n'ont pas fini leur travail, soutient la Louve.

— À quoi songes-tu ?

— Tu le verras en même temps qu'eux, répond-elle. Fais en sorte qu'ils reviennent.

Jean-Louis s'éloigne. Pendant ce temps, Anna se redresse sur la table, puis se met à genoux ; elle écarte ses genoux et ses cuisses autant que la table

le lui permet, puis incline son torse vers la surface matelassée.

Quand les « senteurs » regagnèrent l'espace blanc, ils demeurèrent quelques instants interloqués, puis s'en remirent au règlement de leur secte et recommencèrent à se mouvoir autour de la table ; ils aspirèrent, avant tout autre centimètre de chair, la nuque, les épaules, le dos et les flancs d'Anna avant d'en arriver à se délecter des qualités odoriférantes qui émanaient de ses formes postérieures. Dans leur cérémonial, la nouveauté généreuse dont ils s'approchaient sembla les appeler avec force. Ils se comportèrent comme s'ils avaient toujours voulu goûter et prendre plaisir à cette partie charnue mais qu'ils n'avaient, jusque-là, jamais osé en réclamer l'accès. Quand ils s'y résolurent, détailler les parfums naturels qui s'y trouvaient provoqua une sorte de désordre dans leurs mouvements tant il leur apparut que ces odeurs inédites les envoûtaient. Ce qu'ils découvrirent, d'abord, ils ne voulurent pas s'en détacher. Ensuite, la plupart enfreignirent les règles en se pressant, allant même jusqu'à toucher la chair étalée sous leur nez ; l'un d'entre eux, dépassant toutes les bornes, appuya sa langue à l'endroit qui lui sembla être la source ultime de toutes les odeurs !

❧

Quand elle fut de nouveau seule, Anna descendit de la table ; quand Jean-Louis la rejoignit, ils déplacèrent le meuble ; quand ils furent face à face, elle nue, lui dans sa robe blanche, ils s'embrassèrent longuement ; quand elle considéra que le moment était venu, elle dit à Jean-Louis de s'étendre sur le plancher blanc ; quand cela fut fait, Anna se mit à le sentir, fouillant dans son vêtement, puis elle le baisa et le rebaisa résolument.

37

Dans le rêve d'Anna

Anna dit à son Loup : « Je voudrais regarder ta queue de près ; il me semble que je suis en train de perdre l'image de sa taille, de sa forme, de sa raideur – quand je ne l'ai pas moi-même en main ; des aspects m'échappent... » Elle était doucement alanguie, dans la causeuse, dans le boudoir ensoleillé ; son amoureux, assis en face d'elle, tout aussi languide, dans le fauteuil. Leurs rencontres, presque toujours placées sous le signe de la sensualité, de la volupté, avaient souvent un caractère imprévu. Ici, le désir exprimé d'Anna était tout aussi inattendu que ce qui s'ensuivra, par la force des choses. Anna continue : « En fait, je tiens à me remémorer non seulement ta verge, mais aussi la manière dont tes mains la manipulent, tes deux mains en cadence, tes couilles bien gonflées... Tu vois ? » Anna s'est redressée ; elle s'est assise au bord du coussin. Une fièvre légère emporte ses paroles ; elle retient ses mains l'une dans l'autre. Jean-Louis comprend que la femme en face de lui, qu'il aime de manière intense et tendre, va le submerger de son désir, va l'entraîner dans une action dont il ne peut pas deviner l'aboutissement. « En plus, poursuit Anna, puisque j'en suis à t'exprimer mes souhaits, j'aimerais te voir dans tous tes détails, par-dessus, par-dessous, devant, devers, derrière... tout. Je souhaite que tu remplisses ma tête d'images, mon Loup, que tu ne te retiennes pas. » Jean-Louis allait protester (Il ne retenait rien !), mais elle l'interrompit d'un geste. « Je veux dire, que tu me montres tout ce qui te passe par la tête, dans ce domaine, au moment où cela arrive, sans réfléchir, sans chercher un angle particulier, que tu sois aussi libre que si tu étais seul, libre d'être sage ou fou... pendant que j'admirerais ta folie ou ta sagesse. » La Louve reprend son souffle devant un Loup silencieux, intimidé par l'ampleur des paroles, comme s'il venait d'être surpris à cacher quelque chose derrière son dos. « Ce n'est pas toi qui es en cause ; c'est moi qui ai un vrai, un énorme besoin de me remplir la tête de tous les détails de ton corps, de certaines parties de ton corps... » Jean-Louis ferme les yeux, tandis qu'il se laisse aller aux paroles chaudes de son amante. Anna continue à parler : « Tu vois, par exemple, si je pense à tes couilles, à tes bourses, flasques en temps normal... – mais je pense surtout à elles quand elles se gonflent, quand tu es excité, quand la peau qui les recouvre se remplit de sang, quand elles se défripent et qu'elles poussent toutes leurs terminaisons nerveuses vers l'extérieur, à la recherche de sensations, et qui en trouvent, quand l'épiderme en est effleuré en douceur, quand tes ‹ roubignoles ›, comme le disent drôlement les Français, se mettent à battre la chamade... » La Louve jette un regard à son Loup, qui semble très attentif, mais qui ne réagit pas à son vocabulaire coloré. « Par exemple, ajoute-t-elle, je peux me décrire ces belles parties de toi avec des mots, mais j'en ai perdu le sentiment, les contours, les formes ; je voudrais que tu m'aides à les retrouver, à les réinstaller dans mon album d'images, celui qui relate notre relation. »

Devant ces demandes insistantes, Loup a un moment de panique. Que doit-il faire ? Par où doit-il commencer ? Le discours torride de son amante lui réchauffe les sens, mais ses mains et sa bouche et son corps brûlants, en contact avec le sien, lui manquent. Tout va bien... mais il a l'impression qu'un événement anormal est en train de se produire. Il la voit en face de lui, mais elle lui semble lointaine, inaccessible. D'habitude si débrouillard, Jean-Louis ne voit pas comment il pourra répondre aux désirs de son amante. Des bribes trottent dans sa tête : « de me montrer toutes tes envies... », « que tu sois vraiment nu pour moi » !

Anna parle sans arrêt ; elle semble intarissable ; elle babille comme une amoureuse, mais elle est étourdissante ; elle-même ne semble plus très bien savoir ce qu'elle raconte ni, parmi les mots qu'elle prononce, lesquels sont les vrais termes. Loup lui montre des détails de son corps mâle et elle les commente ; elle se gave des qualificatifs qui valsent et des interjections qui tourbillonnent dans sa tête, qui réchauffent ses mains, qui mettent un peu de rose à ses joues, qui humidifient les muqueuses entre ses cuisses.

Anna s'emporte ; elle explique à son homme que la taille mais surtout la forme de son « jouet », qu'elle aime tant garder dans sa main, dans l'état où il est maintenant, vu d'en-dessous, lui donne des vertiges. Si les sens d'Anna triomphent, ses mains s'emballent. Elle n'en peut plus d'être assise sur le bout des fesses. Elle se cale dans la causeuse, les jambes ouvertes, et plaque ses mains au milieu. Anna veut « le plaisir d'Anna » tout de suite et celui-ci ne se fait pas tellement attendre ; dans ce corps libre, il se distille déjà de telle façon qu'il empêche tout retour en arrière ; dans ce corps familier, le plaisir arrive comme chez lui et trouve sa place et exprime sa puissance sans détour.

❧

Un peu auparavant, lisant des journaux dans le petit boudoir, les amants s'étaient endormis...

38

Au centre commercial

En un quart de seconde, ses yeux avaient fait le tour de la situation : la portière de sa voiture était verrouillée ; la vitre baissée laissait, sans plus, quelques centimètres libres pour l'aération ; personne ne venait dans sa direction et le stationnement, à demi plein, permettrait d'apercevoir qui pourrait s'approcher. Un disque audio-numérique tournait dans le lecteur et une complainte sensuelle des Brazilian Girls – celle qui répète inlassablement, avec une voix à l'accent inimitable : « Je veux me réveiller avec toi... » – coulait dans l'habitacle. Dans la belle chaleur du mois d'août, au milieu de l'après-midi, au cœur du parc des voitures d'un centre commercial de la banlieue, Anna soulève ses fesses et retire sa culotte.

Elle venait de se procurer un nouvel appareil de téléphone portable, mains libres, et elle l'étrennait en devisant langoureusement avec son amoureux.

Quand elle lui parlait, c'est presque naturellement qu'elle cherchait à placer ses mains entre ses cuisses, spécialement dans la partie haute de celles-ci.

Anna lui racontait qu'elle s'était calée confortablement dans sa voiture, qu'elle pouvait voir son sexe dans son rétroviseur et qu'elle était enchantée de pouvoir enfin le toucher si pleinement, à deux mains, en pareilles circonstances. Elle décrivit à son homme dans quelle disposition de corps et d'esprit elle se trouvait : « Le champ est libre, lui disait-elle. J'aimerais que tu me soutiennes avec des mots sucrés pendant que je me caresse et que je puisse jouir dans tes oreilles... »

Ce n'était pas la première fois que la Louve provoquait son Loup au téléphone, mais ce dernier comprit qu'elle croyait – naïvement ? – qu'à deux mains, aujourd'hui, elle allait se dépasser en risquant un peu plus.

— Tu es déjà mouillée, commence-t-il, je l'entends dans ta voix...

Pour lui-même, il pensa que nous ne durons dans la vie que grâce à une salutaire humidité et que c'est un devoir humain de l'entretenir !

— Oui... très, souffle-t-elle, après un instant.

— Tu sens ma langue entre tes lèvres... Tu sens que j'ai pour toi seule une langue spéciale, bien longue et bien ronde...

Anna ne répondait pas mais son Loup l'entendait ; la respiration de sa maîtresse lui parlait pendant que ses doigts jouaient le rôle d'une langue mâle ; il connaissait depuis longtemps ce langage qu'elle pratiquait admirablement ; il pourrait presque le traduire en « profondeur des doigts », en « accélération du mouvement » ou en « mouillage abondant »...

Sa confiance naturelle dans la vie, le bonheur des mots qui pénètrent dans sa tête amènent Anna à fermer les yeux et à laisser monter son plaisir. Pendant de longues minutes, des souffles se déchaînent ; elle caresse son sexe à l'intérieur comme en surface et, au-dessus, joue des aspérités de sa matière comme elle seule peut et pourra toujours le faire puisqu'elle seule en ressent et en ressentira jamais les moindres et les plus délicats effets. Jean-Louis en suit le déroulement et ajuste ses paroles à l'intensité des respirations et des sons les plus divers qui passent par la bouche de sa Louve. Au fil des ans, il aura appris une langue à part, un unique langage, intraduisible, à peu près impossible à décrire, dont il perçoit, à l'écoute, les montées d'intensité et les chutes, qui ne parle que par des sons incodifiables, des expirations, des râles, des vents, des soupirs, des haleines, des élans et des bouffées, toujours variables, et qu'il ne peut reproduire exactement.

La chaleur monte aux tempes d'Anna ; attentive aux moindres inflexions de son corps, elle en profite ; elle se tend et se détend, en alternance ; elle appelle la tempête et, en même temps, elle la retarde... Une rafale mouillée, une bourrasque agitée d'eau arrive, qu'elle n'avait pas vu venir, qui l'empêche de repousser à plus tard l'ouragan – l'ouragan Anna qui jouit dans chacune des parcelles de sa chair. Elle cède aux tourbillons qui restent, à l'agitation incontrôlée qui l'a envahie, qui avaient pris possession de ses sens, qu'elle va laisser aller jusqu'à ce qu'elle n'en puisse plus d'épuiser les troubles qui parcourent son esprit et sa matière, le temps qu'il faudra pour n'en rien échapper.

La Louve euphorique et contentée de Jean-Louis s'est-elle endormie ? Le Loup attend que la voix d'Anna lui revienne...

Dans sa voiture, Anna avait gardé les yeux fermés, les jambes ouvertes et le bord replié de sa robe sur son ventre... Quand elle décide d'ouvrir les yeux, ses mains s'étaient éloignées de sa vulve, illuminée par les rayons obliques du soleil, au travers du pare-brise ; quand elle décide d'ouvrir les yeux, elle constate qu'une personne qu'elle aperçoit mal, à contre-jour, la regarde. Anna est figée !

« Jusqu'à mon dernier souffle – dit cette personne, constatant l'éveil d'Anna – je tenterai de me souvenir de tous les détails du plaisir qui vous a parcouru et que je n'ai pu que regarder. J'espère que je n'en perdrai aucun », dit-elle, avant de s'éloigner.

Anna, soudain, se rendant compte qu'elle est toujours en ligne avec Jean-Louis, demande, bouleversée : « Est-ce que j'ai dormi longtemps ? » et, sans attendre la réponse, enchaîne : « Mon Loup, je quitte cet endroit et je te rappelle plus tard ! »

39

Sous la table

Les fines tranches de foie de veau rissolaient en douceur dans un peu d'huile d'olive parfumée d'ail. Dans le four, des parts d'un énorme fenouil achevaient de se transformer en un délicieux confit... Dans quelques instants, au moment de dresser les assiettes, ils déposeront leurs verres de vin. Pendant que l'un déglacera le poêlon au vinaigre de framboise, l'autre disposera le légume fondant. La réduction des jus de cuisson ajoutera un concentré de saveur et de couleur dans l'assiette blanche... Alors, ils passeront à table pour un court repas ! Les yeux dans les yeux, ils mangeront ; ils se dévoreront des yeux. La nécessité de s'alimenter et de le faire le mieux possible les réunit, mais tous deux ne pensent qu'à achever cette agape et à se pelotonner l'un dans l'autre et à se nourrir l'un de l'autre. À peine ont-ils avalé une dernière gorgée de vin qu'ils se laissent glisser de leur chaise sous la table, se faisant un espace en poussant les pattes... L'agitation de leurs corps aurait pu mettre des navires en périls ; le gros temps, des tourbillons... ils allaient essuyer une tempête dans leurs veines... Pas d'embellie à l'horizon !

40

Au restaurant

Ce soir-là, Anna pétait des flammes ! Déchaînée, les sens à fleur de peau, elle annonça à son Loup qu'elle voulait tous les plaisirs. Dans la voiture qui les amenait au restaurant, déjà, elle avait voulu utiliser son fameux petit vibrateur, celui qui l'avait si bien servi, un jour, en avion.

— Attends ! Attends ! insista Jean-Louis.

❧

Jean-Louis invitait Anna à dîner dans un restaurant de l'avenue Laurier qu'il fréquentait, d'habitude, le midi. Un jour de pluie et de faible achalandage, il avait conversé plus longuement que d'habitude avec le garçon, François H., qui lui avait confié écrire des récits érotiques. Ce dernier s'en était ouvert discrètement quand il avait compris que Jean-Louis était écrivain – il avait vu, dans le journal, une annonce publicitaire pour son dernier livre – et qu'il semblait ouvert d'esprit (car l'un ne va pas nécessairement avec l'autre).

Non, François H. n'avait pas l'intention de publier ses textes. Il écrivait ses récits « en cachette », pour faire plaisir à son amie de cœur et pimenter leur vie amoureuse, car elle « ne lisait que ça, que ce genre-là ! » Mais, « c'était de plus en plus difficile d'éviter les redites », laissait-il entendre. « Pour écrire, il faut vivre, n'est-ce pas ? »

❧

— Bonsoir madame, bonsoir monsieur Jean-Louis. Comment allez-vous ? ... Si vous voulez bien me suivre...

Quelques jours auparavant, Jean-Louis avait réservé cette table, un peu à l'écart, à demi entourée d'une banquette à haut dossier qui devait permettre à *Anna & lui* * de s'asseoir côte à côte... Dans l'espace protégé de la plupart des regards par des plantes autant que par la disposition de la table dans la salle, Jean-Louis avait insisté pour que le service fut assuré par son serveur habituel.

* Allusion à l'ouvrage cité dans

la nouvelle « Le train », numéro 29.

D'entrée de jeu, Anna déclare que « ça manque un peu de piquant par ici ! »

— Le piquant, ma Louve, c'est toujours toi, réplique Jean-Louis.

— Alors laisse-moi jouer à ma guise, s'il te plaît.

— Bien entendu ! Pour nous amuser et nous faire connaître des sensations différentes, je te fais confiance !

La table, l'amplitude de la nappe, la disposition des lieux, l'éclairage... tout concourait à créer l'ambiance feutrée et intime dont Anna comptait bien tirer parti.

Aussitôt assise, Anna retire un petit objet de son sac et le dissimule dans sa main droite... qu'elle enfouit tout de suite sous la table. Prenant un air détendu, elle saisit le bras de son homme de sa main gauche ; elle est souriante ; elle tend sa bouche pour un baiser ; elle veut montrer à son Loup qu'elle est heureuse d'être là.

C'est le moment que choisit François pour arriver : salutation, présentation, description de la table d'hôte et le reste. Anna dit : « Choisis pour moi, tu connais mes goûts. » François repart. Avant l'arrivée des amuse-gueules et des apéritifs, elle ajoute : « J'ai placé la petite bête qui marche toute seule ! »

— Vas-tu tenir toute la soirée ? demande Jean-Louis.

— Elle est seulement en place ; je ne l'ai pas activée ; je le ferai par intermittence, quand des observateurs pourront deviner que des gestes inhabituels se posent.

Anna ramène sa main droite sur la table et, simultanément, glisse sa main gauche entre les jambes de Loup. D'un mouvement efficace, elle abaisse la fermeture éclair de son pantalon et cherche son sexe...

— Et toi, est-ce que tu vas tenir toute la soirée ? Pour jouer à mon jeu, tu dois me garder cet accès libre. Je crois que je m'en inspirerai plusieurs fois !

Anna semblait deviner à quels moments le serveur allait revenir vers eux, et, chaque fois, délaissant ses couverts, elle plaçait l'une ou l'autre de ses mains sous la table. Quand c'était sa main droite, elle la glissait entre ses jambes pour mettre la « bête » en mouvement ; ensuite, ne prenant pas la peine de rabattre sa petite robe noire, elle se calait dans la banquette et fixait François H. Quand c'était sa main gauche, il était facile de comprendre qu'elle agissait sur une partie cachée du corps de Jean-Louis. Que faisait-elle au juste ? Une fois au moins, son Loup – qui jouait l'innocence – a dû cesser de manger et a fermé les yeux... Elle agissait ainsi chaque fois que le garçon servait du vin, apportait un nouveau plat, s'informait du déroulement de leur repas ou échangeait un bref propos avec son compagnon.

François H., debout, voyait les choses d'une hauteur qui n'était pas celle des dîneurs. Son regard, en s'affairant autour des tables, lui montrait des détails qu'il était le seul à apercevoir. Remarquait-il les cuisses dénudées d'Anna... et celles-ci lui faisaient-elle de l'effet ? Concevait-il ce que les mains de la femme manigançaient et jusqu'où elles voulaient aller ? Et, s'il se rendait compte des actions entreprises, garderait-il son calme ?

Anna, tout en se faisant plaisir, s'était mis en tête de provoquer le serveur. Elle surveillait ses gestes ; elle tentait de deviner quelles images elle réussissait à instiller dans la tête de ce grand gaillard ; mieux encore, elle voulait, par ses attitudes, faire tourbillonner des images et déstabiliser (joyeusement) les idées dans la tête du garçon. Sait-on jamais où de telles agaceries peuvent mener ?

Un peu avant le fromage, Anna a démarré le petit moteur de sa « bête ». François H. n'étant pas venu tout de suite proposer les choix de son plateau, les effets du petit vibrateur caché dans sa vulve commencent à lui procurer des sensations réelles, de plus en plus fortes. Anna se rapproche de son homme ; elle est très câline ; elle l'embrasse dans le cou ; maintenant elle veut sa bouche ; ses yeux sont fermés... Elle reconnaît pourtant la voix de son Loup qui fait des « hum-hum » ; elle ouvre les yeux et tombe dans le regard de François qui attend cérémonieusement mais ne rate rien de la scène.

— Merci, François. Pour terminer notre repas, je crois que nous ne prendrons qu'un café !

❧

Quelques jours plus tard, alors que Jean-Louis déjeunait à son restaurant familier, François H. vint lui dire, dès que personne ne put les entendre :

— Vous savez, j'ai écrit un autre texte pour mon amie ; tout d'une traite ; c'est une histoire qui se passe dans un restaurant...

— J'espère que ce texte-là, au moins, vous me le ferez lire, répondit Jean-Louis.

Post-scriptum

Anna se relit

Anna a rédigé ses historiettes pendant plus d'une année. Au fil de la plume, sans autre chronologie que celle de la remémoration de ses souvenirs ou celle du moment de ses inventions, sans l'intention de rassembler ses récits dans un ordre stratégique particulier, elle a cru que la continuité de son propre rôle et la présence récurrente de quelques personnages secondaires suffiraient à unifier le tout. Elle a pensé qu'il valait mieux qu'elle collige ces douces aventures maintenant, pour le cas où son imagination viendrait à se tarir, où sa mémoire viendrait à se flétrir. Ce qui n'était, au début, que des notes prises sur le vif pendant qu'elle prodiguait des histoires à son conjoint (désormais vieux conjoint « fini », dans les faits) – tel un médicament, tel un stimulant – l'utilisation de ces notes, transformées en écriture, est devenue la passion qui ensoleille ses journées, qu'elle mouille de variantes, qu'elle caresse de nuances et de subtilités. Désormais, son esprit et ses sens sont accaparés ; elle n'a de cesse que lorsqu'elle croit pouvoir faire le récit d'une nouvelle aventure inédite, cherchant à en faire monter la valeur par des jeux d'imagination, mais s'assurant en même temps de lui conserver son caractère réaliste, plausible et probable. Elle n'admettrait pas que des lectrices ou des lecteurs, lisant la description de ces faits et de ces lieux, puissent croire à de simples inventions. Elle serait fâchée que les mêmes ne ressentent pas, comme elle, les sensations très intenses qui ont traversé sa chair au moment où elle les a vécues et où elle se les remémora au moment de leurs transcriptions.

Aujourd'hui, alors qu'elle relit et corrige son texte, elle s'interrompt ; une main entre ses jambes depuis un bon moment accompagnait sa lecture ; des souvenirs, des quantités impressionnantes de souvenirs se bousculent dans sa tête ; maintenant, ses yeux sont fatigués et sa main demande du renfort. Elle fait glisser son pantalon, elle se cale dans son fauteuil, poussant son bassin vers l'avant. Comme elle l'a souvent fait quand la fatigue de l'écriture la prenait, Anna ferme les yeux et prolonge son sujet en se reposant à sa manière : ses mains vont faire à son sexe toutes les douceurs que des mains peuvent prodiguer dans de telles circonstances. Quand son clitoris crie « au secours », ses lèvres gonflées nécessitent aussi des soins intensifs. Plusieurs de ses récits défilent à grande vitesse dans sa tête, mais elle a le temps d'en visualiser les détails. Le film s'arrête sur l'image d'un hôte qui, un jour, avait joui une première fois dans sa bouche et l'avait laissé profiter de sa queue jusqu'à la fin. Des bouffées de chaleur vraiment troublantes envahissent le corps d'Anna, tandis que ses mains mesurent l'ampleur des écoulements de sa vulve en transe.

Après sa jouissance, Anna reste là à se reposer ; la chose l'avait déjà effleurée mais, après la lecture qu'elle vient de faire de son recueil et la manière dont elle vient de se reposer de ce travail, elle doit admettre qu'elle a passé une grande partie de sa vie à se masturber, à profiter tant qu'elle le pouvait de son corps qui a toujours si bien répondu aux images et aux autres stimuli qui lui passaient par la tête tout comme à ceux que son Loup lui proposait. Elle ne tire ni fierté ni culpabilité de cet état de chose ; elle prend acte, c'est tout... quoi qu'il lui passe tout de même par l'esprit, en se complimentant, qu'elle se trouve bien délurée ! Mais elle ne le répéterait pas à haute voix... En même temps, elle devine qu'elle n'aurait probablement pas survécu si joyeusement au rythme de l'existence si elle n'avait pas trouvé ce salutaire exutoire. Elle constate qu'elle n'a atteint d'orgasme vraiment satisfaisant qu'en se masturbant et se souvient que, malgré des aveux contraires à son conjoint dans les faits (masturbateur, lui aussi, dans les faits), elle n'a jamais connu une satisfaction aussi pleine, même à l'époque déjà lointaine où il utilisait sa queue pour travailler sur sa personne. La seule exception est son Loup, qui réussit à tout coup à l'enlever et à la propulser au septième ciel. Elle constate encore que son plus grand plaisir est toujours de jouir pour une première fois dans un nouvel endroit, si possible un endroit inhabituel, en présence d'un témoin complice, dans des lieux « dangereux », (où elle pourrait être découverte), des lieux exotiques aussi ; elle a même fait preuve, à l'occasion, d'un exhibitionnisme extraordinaire, quasi poétique, où sa belle inclinaison a presque été élevée au niveau d'un art et fut donnée à voir avec une grande générosité.

Elle se trouve rassurée pour elle-même de pouvoir admettre ces réalités, de se les confirmer et de ne pas s'en trouver affectée. À la lecture de ses récits, elle prend la résolution de poursuivre dans cette direction tant que la vie le lui permettra. L'un de ses amants les plus intenses, avec qui elle a pu, par chance, développer une relation à long terme, témoignerait si nécessaire de la résolution d'Anna et de sa disponibilité quasi instantanée à se caresser dès qu'il lui trouvait un lieu amusant ou différent où s'exercer ou s'il lui racontait une histoire qui, par son étrangeté ou sa nouveauté, l'excitait sensuellement et sexuellement.

MONTRÉAL, 23 AOÛT 2005 — 23 AVRIL 2007

Les contes et nouvelles
d'*Assouvissement d'Anna*
de Jean Yves Collette (1946-)
illustré par leur auteur
ont été rédigés entre 2005 et 2007.

ISBN : 978-2-89668-370-3
© Vertiges éditeur, 2010
– 0371 –